

Don Aurelio, en 1953, et d'autres nous avaient dit que les champignons vous emportent — *ahí donde Dios está* — là où est Dieu. Ce n'est que lorsque, par un acte d'effort conscient, je touchai le mur de la maison de Cayetano, que je revins aux limites de la chambre où nous nous trouvions tous, et ce contact avec la réalité semble être ce qui précipita la nausée en moi.

En cette nuit du 29 au 30 juin aucun être humain n'apparut dans nos visions. Dans celle du 2 au 3 juillet, j'absorbai à nouveau des champignons, dans la même chambre, la Señora servant encore d'officiante. S'il nous est permis d'anticiper sur notre récit, en cette seconde occasion mes visions furent différentes. Il n'y eut ni formes géométriques, ni édifices d'une splendeur orientale. Des motifs artistiques des époques élisabéthaine et jacobienne les remplacèrent, armures de parade, armoiries de familles, sculptures de stalles et de chaires de cathédrales. Aucune patine ne les marquait. Elles sortaient toutes fraîches de l'atelier divin. Le spectateur ne pouvait que regretter le talent qui, en fixant l'éclatante beauté de ces formes sur le papier, dans le métal ou dans le bois, aurait évité qu'elles ne disparaissent avec la vision. Elles naissaient l'une de l'autre, la nouvelle émergeant du centre de la précédente. Comme pendant la première nuit elles semblaient chargées de signification. Nous nous sentions en présence des Idées dont PLATON a parlé. Toutefois, il ne faut pas que le lecteur pense que nous nous livrons à la rhétorique, nous efforçant d'attirer son attention par une extravagante tournure de langage. Pour tout le monde, nos visions étaient et doivent rester des « hallucinations ». Mais, pour nous, elles n'étaient pas des suggestions fausses ou ténébreuses de choses réelles, des fictions dues à une imagination troublée. Ce que nous voyions était, nous le savions, la seule vérité dont les contreparties de chaque jour ne sont que de simples images imparfaites. Nous réalisons la nouveauté de notre découverte en même temps qu'elle nous étonnait. Quelle que soit leur origine, le fait brusque et saisissant reste que nos visions étaient de sens plus clair, supérieures dans tous leurs attributs, s'imposaient davantage, pour nous qui les expérimentions, que ce qui passe pour être la réalité du monde.

A la suite des scènes précédemment décrites, j'ai vu, les deux fois, des paysages. Le mercredi, c'était un vaste désert avec de majestueuses montagnes dans le fond, des terrasses les unes au-dessus des autres; des caravanes de chameaux avançaient sur les pentes. Le samedi, les paysages représentaient les estuaires d'immenses fleuves remplis jusqu'au bord d'une eau transparente, débordant dans les roseaux qui s'étendaient bien alignés, loin de la rive. Ici, les coloris étaient de teintes pastels. L'éclairage était bon mais doux, comme provenant d'un soleil horizontal. Durant ces deux nuits, les images répondaient à la volonté du spectateur : lorsqu'un détail l'intéressait, le paysage se rapprochait avec la rapidité de la lumière et le mettait en valeur. Il semblait n'y avoir ni oiseaux ni vies humaines dans l'estuaire du fleuve, jusqu'à ce qu'une grossière cabane apparut soudain avec, tout près, une forme immobile. C'était une femme par son aspect, son visage et son costume — et naturellement la vision était en couleurs — mais une statue en ce qu'elle se tenait là sans expression, inactive, les yeux fixés au loin. On aurait pu, si notre vision n'avait été celle d'un être vivant, la comparer à ces sculptures grecques antiques regardant fixement dans l'espace, ou mieux encore à la femme d'une stèle funéraire grecque scrutant l'éternité. J'étais comme en visite dans un monde dont je ne faisais pas partie et avec lequel je ne pouvais espérer établir un contact. En équilibre dans l'espace, j'étais un œil séparé de son être, invisible, incorporel, voyant sans être vu.

Pendant les deux nuits, je restai debout durant un long moment dans la chambre de Cayetano, au pied de l'escalier, me tenant à la rampe, en extase. Pour la première fois, ce

terme « extase » prenait un sens subjectif pour moi. Ce n'était pas l'état d'esprit de quelqu'un d'autre. Ce n'était pas non plus un superlatif banal affaibli par un usage abusif. Cela signifiait quelque chose de différent et de supérieur, je pouvais maintenant l'attester en témoin compétent. Alors vint un moment où il sembla que les visions elles-mêmes allaient se surpasser, les portes sombres masquant la vue s'entrouvrir, et que j'allais me trouver en présence de l'Ultime. J'eus l'impression que j'allais voler vers ces portes comme une hirondelle vers un phare éblouissant et qu'elles allaient me livrer passage. Mais elles ne s'ouvrirent pas et, avec un bruit sourd, je tombai en arrière, haletant. J'étais déçu, mais aussi effrayé et à demi soulagé de ne pas m'être trouvé devant l'Ineffable d'où, me semblait-il, j'aurais pu ne pas revenir, car j'avais le sentiment qu'un évanouissement consenti dans le divin rayonnement m'était réservé.

Nous ne savions pas quelles sortes d'hallucinations sont causées par l'opium, le haschisch, la coca ou la mescaline, ni si le corps qui les provoque chez nos champignons est apparenté à ceux de ces substances (1). Plus tard, dans la région zapotèque, le curandero Aristeo MATÍAS nous dit qu'il fallait trois ou quatre expériences pour surmonter le saisissement initial et le désordre qui marquent la succession des images les premières fois. (Ceci était un paternel conseil à notre égard de la part de quelqu'un qui croyait peut-être que nous aspirions à sa profession.) Cela laisserait à penser qu'il y a, ou du moins qu'il pourrait y avoir, un développement, une évolution dans les expériences hallucinatoires avec les champignons.

Tout au long de la nuit, nous avons été étrangement partagés dans le fond de notre être. D'une part, l'espace était annihilé pour nous et nous parcourions notre monde visionnaire aussi rapidement que la pensée. D'autre part, nous étions étendus sur nos *petates*, essayant Allan et moi de prendre des notes., échangeant des commentaires en murmurant, sensibles au moindre frémissement dans nos lourdes (oh, si lourdes !) enveloppes mortelles. En même temps nous étions tous deux conscients de ce qui se passait dans la pièce autour de nous. Car toute la nuit la Señora et sa fille furent les actrices d'une représentation religieuse à laquelle nous ne nous attendions pas et que personne ne nous avait jamais décrite.

Avant d'aller plus loin, nous devons mentionner que lorsque nous avons sollicité les services de la Señora dans l'après-midi elle nous avait demandé quel problème nous inquiétait. De nouveau, je mis en avant la question de notre fils Pierre, actuellement aux armées. Comment allait-il ? Était-il vivant ou mort, ou malade, plein d'entrain ou soucieux ? Cela lui avait semblé une justification suffisante. Nous avons compté sur Cayetano pour rester avec nous pendant toute la nuit en tant que guide et interprète. Nous avons noté que ni lui ni Guadalupe n'avaient pris de champignons. Comme nous achevions les nôtres, Cayetano nous informa que sa femme et lui allaient se retirer par la trappe dans la chambre au-dessus, d'où ils nous garderaient de toute interruption venant de la rue. Il nous laissait son frère Emilio comme mentor. Nous avons compris que chacun des autres adultes qui consommait des champignons les consultait comme nous, sur des problèmes individuels.

Après que la Señora eut éteint le dernier *vela*, un silence régna, d'environ vingt minutes. Dehors la lune brillait avec éclat et sa position était telle que, passant au-dessus de la porte, un rayon venait tomber en plein sur la table-autel, mais sans guère atténuer l'obscurité de la chambre. Tout à coup la Señora commença à gémir, à voix basse d'abord, puis plus fort.

(1) En vérité, nous le savons aujourd'hui : la *psilocybine* en est l'agent, depuis isolé, et identifié, bien différent des autres substances à action psychotrope (A. HOFMANN, R. HEIM, A. BRACK et H. KOBEL); bien mieux, la synthèse vient d'en être réalisée par A. HOFMANN.

Après des pauses de silence, les murmures reprenaient. Enfin, ces derniers s'arrêtèrent et elle commença à articuler des syllabes isolées, chacune d'elles consistant en une consonne suivie d'une voyelle, prononcées d'une façon tranchante. Elles jaillissaient en une succession rapide, coupant l'obscurité comme une lame, mais parlées et non criées. Après un temps elles s'unirent en ce que nous prîmes pour des mots et la Señora se mit à chanter. Le chant continua par intermittences pendant toute la nuit, d'abord par la Señora, puis par sa fille et ensuite alternativement par l'une et par l'autre. En mazatèque malheureusement : il n'y avait personne pour le traduire. Ni Allan ni moi ne sommes musiciens et nous ne pouvons dire si l'origine de la musique était européenne ou indigène. Le fait que les paroles étaient en mazatèque et non pas en latin ou en espagnol, appris par routine, complique la question. (Nous avons su depuis que les chants contiennent des éléments très anciens, découverte d'un grand intérêt pour les érudits qui se consacrent à la linguistique mazatèque.) La voix de notre Señora n'était pas forte, probablement pas assez forte pour être entendue du village. Mais il y avait une assurance et une résonance dans son élocution primitive qui s'imposaient. Il vint un moment, tard dans la nuit, où la Señora se dirigea vers la porte et sortit sur la terrasse, gardant la main sur le battant. (Là elle était libérée de l'interdiction qui s'imposait à nous de ne pas quitter la maison.) Quand elle revint, elle laissa la porte légèrement entrebâillée et nous la vîmes avancer sur les genoux à travers la pièce, puis tourner à droite vers la table-autel. Ses mains étaient levées à hauteur des épaules, paumes ouvertes. Tandis qu'elle progressait lentement, elle chantait un cantique qui semblait un introït antique, dont les phrases musicales étaient d'une tendresse plaintive indescriptible. Sa fille chantait bien aussi, mais manquait de son autorité. De temps en temps, les hommes qui avaient consommé des champignons, notamment Genaro et Emilio, faisaient entendre des mots, des gémissements, de courtes phrases et des bruits vocaux. Nous ne savions pas ce qu'ils disaient, mais ils semblaient unir leurs voix au chant de façon à produire une harmonie étrange, barbare.

Soudain une expression des temps anciens me vint à l'esprit : « Où y a-t-il eu une plus grande rivalité entre voir et entendre ? » Et encore : « De toutes les choses divines qui existent parmi les hommes, celle-ci est la plus terrifiante et la plus lumineuse. En quel lieu du monde des nouvelles plus miraculeuses ont-elles été chantées ? », dit ARISTIDE au II^e siècle après J.-C., en décrivant les mystères d'ELEUSIS dont les secrets n'ont jamais été révélés. Il pourrait bien avoir parlé des révélations des champignons sacrés.

Le chant n'était pas continu. Par moments la Señora se mettait à converser comme si elle invoquait les esprits ou que le Saint-Esprit ait parlé par les champignons. Nous entendions les noms du Christ, qu'elle prononçait avec un « r » en trop (*Kristros*), de saint Pierre et de saint Paul. Nous l'entendîmes crier « Pedro » à plusieurs reprises sur un ton implorant et nous sûmes que les champignons luttaient au sujet de notre fils Pierre. Emilio se glissa jusqu'à nous et nous murmura que celui-ci était vivant et en bonne santé, contrit de ne pas nous avoir donné de ses nouvelles. Nous demandâmes plus de détails, mais Emilio nous déclara qu'étant donné que nous avions nous-mêmes mangé les champignons, nous pouvions nous attendre à ce qu'ils nous parlent directement. Notre interprète disparut alors dans l'obscurité pour le reste de la nuit.

Différentes des chants, les phrases parlées étaient fraîches, vibrantes, expressives. Nous n'avions jamais soupçonné quel instrument sensible et poétique pouvait être le langage mazatèque. Les bribes du monologue de la Señora apparaissaient vives, d'un sentiment subtil, chargées d'une expression dramatique. En notre présence, une prêtresse de la religion

antique rendait des oracles avec chaleur et autorité. Combien nous regrettions de n'avoir aucun moyen d'enregistrer sa voix ! (A ce moment nous nous demandions si nos facultés critiques, troublées par les effets des champignons, ne nous faisaient pas surestimer la qualité de cette soirée. Ce fut sûrement le cas. Mais si ceci est une aberration typique du syndrome de l'extase provoquée par les champignons, notre rapport sert au moins à fournir une documentation et à établir que nos hallucinations étaient auditives aussi bien que visuelles.) De fait, en 1957, nous avons constaté que le goût et l'odorat étaient pareillement affectés : une bouffée de tabac, une gorgée d'eau n'avaient plus rien de commun avant et après l'expérience, tant elles étaient transformées. Je ne doute pas que tous les sens soient altérés de la même manière.

Mais peu à peu, chant et paroles prophétiques ne devaient plus constituer qu'une partie seulement de ce dont nous devons être témoins. A un certain moment nous nous rendîmes compte que la Señora, agenouillée ou debout devant la table-autel, agitait ses bras. Nous en percevions le mouvement par l'oreille, et la lueur du faible clair de lune nous en apportait la certitude. Puis, plus avant dans la nuit, lorsque sa fille se mit à chanter à son tour, la Señora s'avança dans l'espace libre qui nous séparait de la porte, et elle se laissa aller au rythme d'une danse qui dura vraisemblablement deux heures au moins. L'obscurité ne nous permettait guère de préciser la nature de ses gestes ; cependant nous pouvions remarquer qu'elle tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, braquée successivement face aux quatre points cardinaux, et levant puis abaissant chaque fois les bras. Si sa fille continuait à chanter, elle-même ne restait pas silencieuse. Ses paroles étaient à la fois prolongées, rythmiques, percutantes, et d'une résonance qui ne nous était pas familière. Une certaine diversité frappait le ton des mesures que scandait pendant un long moment le battement de ses mains. Nous ne pouvions pas dire avec certitude de quelle manière elle émettait les sons, mais il est sûr qu'elle battait des mains, frappait ses genoux, claquait son front et sa poitrine. La netteté de son élocution nous impressionnait. Chaque battement, chaque claquement résonnait dans l'espace limité de la pièce. Étant donné le rôle joué par la tonalité dans le langage mazatèque, nous nous demandions si la Señora parlait par percussion. Pendant chacune de ces deux nuits, elle se rinça une fois la bouche avec de l'eau et le gargarisme participait aussi au rythme du jeu, selon une propre différenciation de ton. Ensuite, elle rejetait l'eau sur le sol comme quiconque l'eût fait. Le samedi soir, à travers l'illumination instantanée du flash, nous vîmes scintiller rythmiquement les ongles immenses de ses doigts. Le mercredi soir, un autre trait caractéristique et remarquable devait intervenir : sa qualité de ventriloque. Pendant un long moment, nous nous sommes trouvés dans l'obscurité la plus profonde alors que la fille chantait et que la Señora dansait sur un rythme étrange doublé d'un accompagnement heurté. Lorsqu'elle faisait entendre les bruits sonores de ses battements et ses claquements, il nous semblait qu'ils venaient à nous dans la nuit de toutes les directions. Que le lecteur veuille bien se souvenir que pendant tout ce temps nos propres visions ne nous quittaient pas alors que nous devions suivre les sensations auditives livrées par les deux femmes. Nous étions là, suspendus visuellement dans l'espace devant le vaste panorama, disons le Désert de Gobi, avec l'accompagnement chantant et les craquements brusques qui nous assaillaient de toutes parts, tantôt d'en haut, tantôt d'ici, tantôt de là, exactement comme le spectre de Hamlet « hic et ubique », doucement et bruyamment, de loin, ou de près, comme si quelque chœur d'invisibles créatures nées de l'air, peuplant le sombre vide autour de nous,

nous jetaient dans la perplexité par leurs cris divers et inquiétants. Il est possible que cet effet ventriloque fût causé par la Señora qui pivotait dans différentes directions au cours du déroulement de ses fonctions, de sorte que le son nous était renvoyé par le plafond ou par les murs. Et à tout instant montait le chœur irrégulier, étouffé, traversé d'exclamations extatiques des Indiens inclinés vers le sol. Bien que confinés comme nous l'étions dans une pièce sans fenêtre, et porte fermée, à un moment donné nous sentîmes un léger souffle d'air comme venu nous suspendre à l'extérieur. Était-ce une hallucination? S'il en est ainsi, tous l'ont partagée, car lorsque le vent souffla sur nous, il se leva une excitation générale, les flashes jouèrent et nos amis indiens demeurèrent stupéfaits d'être frappés par le Divin Afflatus.

A un autre moment de la nuit, je vis, à la lueur d'une cigarette, la Señora, qui exécutait sa danse, porter une petite bouteille à ses lèvres. D'après son attitude, la bouteille semblait presque vide. Quelques minutes après, elle commença à frapper par le gros bout ce récipient sur la *petate*, d'un battement ferme, uniforme, irréprochable, peut-être une centaine de fois à la minute, et elle continua pendant un temps qui nous sembla une éternité jusqu'à ce que Allan et moi, ne pouvant le supporter plus longtemps, nous en arrivâmes à gémir comme si nous fussions à l'agonie. Ce coup répété, quelque peu sonore, devint atrocement douloureux, une torture telle que POË aurait pu la décrire. Après avoir passé la nuit et nous être levés, j'ai cherché la bouteille afin de sentir son contenu. Il ne pouvait y avoir aucun doute : c'était la bouteille ordinaire de six onces d'*aguardiente*, un distillat de la canne à sucre. Il est à présumer que la Señora l'avait partagé avec sa fille. Nous avons questionné Cayetano à ce sujet. Oui, la personne qui s'assure les services de la Señora doit invariablement lui offrir d'avance un *cuarto* (quart de litre) de cette très forte boisson. Dans notre ignorance de cet usage, nous avons négligé notre devoir, mais Cayetano est venu à notre secours. Nous rappelant qu'Aurelio et nos amis du pays mixe nous avaient tous dit que l'alcool était tabou avant, pendant et après la consommation des champignons, nous nous trouvions dans un vif embarras pour concilier les contraires. En fait, l'exécution de la scène par la Señora, du commencement à la fin, était différente de ce qu'Aurelio nous avait montré en 1953. Nous avons été témoins de deux veillées entières où les champignons sacrés ont été utilisés, mais complètement distinctes l'une de l'autre. La liturgie divinatoire d'Aurelio, avec le rôle minutieusement assigné à chaque accessoire, peut se concevoir sans champignons, mais dans la maison de Cayetano, ceux-ci étaient la clef de tout. Nous avons parlé à Cayetano de cette autre scène à laquelle nous avons assisté en pays mazatèque, en 1953. Il en connaissait le thème et nous apprit que la Señora était également expérimentée dans les deux cérémonies. Il semble donc qu'il y ait deux méthodes divinatoires. Dans l'une, les champignons constituent la seule source d'inspiration : le *curandero* chante et le champignon s'exprime par la bouche de celui-là ou des autres témoins. L'autre méthode de divination consiste à répandre des épis de maïs; celle-ci est distribuée sur une aire plus étendue que la première et elle utilise en outre, parfois, les champignons là où ils existent. Nous n'avons pu savoir, toutefois, quand une méthode est employée de préférence à l'autre.

Par intervalles durant la nuit, toutes les quarante minutes environ, se manifestait un phénomène d'intermission. Après avoir atteint l'apogée de puissance dans la gradation de son élocution, la Señora, comme sa fille, devenait silencieuse. Nous nous souvenons d'une de ces périodes culminantes où, María SABINA, mi-chantant, mi-déclamant, crachait littéralement sans arrêt, avec une violence barbare, deux syllabes : *chung-ha*. Nous avons

appris depuis que cette scène s'identifie au cantique, imparfaitement enregistré par nous, dans lequel la curandera s'adresse elle-même au Tout-Puissant pour attirer son attention sur ses demandes, chacune correspondant à une ligne et chaque ligne commençant par « femme » ... čhɔ⁴⁻², la cédille inversée indiquant que la voyelle est nasale.

Après ces périodes, nos deux adoratrices et nos amis indiens ont allumé des cigarettes et, en fumant, échangé une conversation très animée. Il était clair qu'ils discutaient sur ce qui venait de se passer, mais nous n'avions pas d'interprète. Profitant de ce qu'ils allumaient les flambeaux électriques, nous examinions la Señora. Elle n'était pas en transes, c'est-à-dire qu'elle était comme chacun de nous, parlant et fumant, mais dans un état d'excitation que traduisait l'éclat subit de ses yeux; son sourire avait perdu sa gravité, il vivait d'une animation nouvelle, que nous désignons par ce mot *caritas*. Car les champignons produisent encore un autre effet que nous devons mentionner. L'esprit dans lequel se déroulait une agape comme celle que nous venons de décrire était le prélude à un flux de sentiments généreux et tendres que les champignons ont le pouvoir d'éveiller chez chacun. Nous rappelons à cet égard que lorsqu'une nausée projetait le premier d'entre nous dans la chambre adjacente afin d'y vomir, la Señora, alors dans le plein feu de son chant, arrêtait aussitôt son exécution, tandis qu'elle-même et les autres assistants manifestaient leur sollicitude, embarrassante pour nous, devant cet épisode qui, après tout, n'était que bien insignifiant. Pendant les deux nuits passées dans la maison de Cayetano nous n'avons remarqué aucune stimulation érotique, mais un sentiment d'affection fraternelle vraiment très manifeste. A deux reprises, pendant la première nuit, la Señora chercha de sa main droite à serrer mes doigts dans un salut amical, par-dessus la barrière du langage. Les Indiens de l'Amérique centrale sont connus pour leur réticence à faire montre d'affection, même dans le cercle de famille. Il était clair maintenant que les champignons les libéraient d'un complexe de ce genre, et ce dont nous avons été les témoins pendant cette nuit du mercredi s'est trouvé largement confirmé, durant la deuxième réunion, celle du samedi 2 juillet.

Après la première séance, Allan et moi, complètement étourdis et même engourdis par les scènes auxquelles nous avons participé, étions disposés à dire : « Plus jamais. » Mais il nous restait beaucoup de questions à éclaircir; aussi avons-nous été tentés de demander à la Señora, par Cayetano, si elle accepterait de nous donner une répétition, ce à quoi elle acquiesça. Nous l'avons priée de nous laisser prendre quelques photographies au flash pendant qu'elle serait sous la puissance des champignons. Elle nous y autorisa, ce qui permit à Allan, pendant la nuit du samedi au dimanche, de réaliser une vingtaine de photographies dans l'obscurité, en s'efforçant d'apprécier les distances et les directions. (Il a plu à torrents pendant toute cette nuit sans lune.) Mais le comportement de María SABINA était tout différent cette fois-ci, selon une échelle réduite. Ni danse, ni élocution percussive. Seuls trois ou quatre Indiens se retrouvaient avec nous et la Señora amena avec elle non pas sa fille, mais son fils Aurelio, un jeune garçon qui n'avait pas vingt ans et qui semblait malade ou déficient. C'est lui, et non pas nous, qui se montra l'objet de son attention. Tout au long de la nuit, son chant et ses paroles étaient dirigés vers ce garçon, comme l'expression dramatique, lyrique, même émouvante, de l'amour d'une mère pour son enfant. La tendresse dont sa voix était imprégnée pendant qu'elle chantait et parlait, ses gestes quand elle s'appuyait affectueusement sur Aurelio, nous ont profondément remués. Étrangers, nous aurions pu être fort gênés devant cette scène si nous n'avions

pas mesuré dans l'attitude de cette curandera, possédée des champignons, un symbole de l'éternel amour maternel plutôt que le cri angoissé d'un parent. Cet épanchement sans entraves, déclenché en toute vraisemblance par l'usage des champignons sacrés, était d'une qualité que peu d'ethnologues pourraient s'attendre à distinguer.

Au cours de cette deuxième séance, Allan ne consumma pas de champignons en raison de ses occupations de photographe. La Señora me demanda combien de paires je prendrais, ce que je considérai comme un compliment à l'égard de ma position d'initié, et je répondis cinq. L'effet m'a semblé aussi fort que lorsque j'ai expérimenté une plus grande dose le mercredi, mais cette fois je n'ai pas eu de nausées.

L'une et l'autre de nos nuits avec la Señora se sont déroulées de la même façon. Dans celle du mercredi au jeudi, nos dernières notes semblent avoir été griffonnées quelques minutes avant 4 heures du matin, et peu après nous glissions dans un assoupissement exempt de rêves. A 6 heures environ, nous nous sommes réveillés, l'esprit clair. D'autres remuaient déjà et en quelques minutes tout le monde était sur pied. Je changeai la bobine de mon appareil photographique et Allan fit de même. Cayetano et Guadalupe s'informèrent de notre bien-être, mais furent discrets dans leurs questions au sujet de ce qui s'était passé au cours de la nuit. Ils nous servirent du café et du pain. A 7 heures, nous étions prêts à partir.

Peut-être pouvons-nous, après cette nouvelle expérience, mieux définir le trouble psychique causé par les champignons sacrés. D'une part, ils bouleversent la notion du temps. Des visions qui paraissent durer indéfiniment réalisent, en fait, leur course en l'espace d'une minute environ; ce n'est qu'en consultant une montre qu'on pouvait apprécier la vraie valeur des heures qui passaient. D'autre part, la mémoire est accrue par l'absorption des champignons. Toutes les impressions visuelles et auditives y sont gravées comme au burin. Notre narration sur ce qui eut lieu a été contrôlée par les notes que nous avons prises, mais notre souvenir reste beaucoup plus riche que le contenu de celles-ci.

Que pouvons-nous dire quant à la source de nos visions? Jaillissaient-elles de notre propre passé? Nous n'avons aucun souvenir d'avoir vu précédemment les scènes qui nous sont apparues. Il n'y avait rien en elles de semblable à des sujets qui nous seraient familiers dans notre expérience d'adulte, pas de grandes routes modernes, pas de cars, pas de cités. Toutefois, tout ce que nous avons vu pourrait se rapporter à des sujets dont notre imagination garderait la présence latente et pas nécessairement à des choses vues, à des représentations graphiques, mais bien à des motifs transformés par la suite dans l'imagination, nés de la lecture, saisis par l'esprit. Toutes les visions offraient cette qualité primitive que nous associons très souvent à la magie d'une expression littéraire supérieure, en particulier de la poésie.

Il y a toujours eu des êtres rares — les mystiques et certains poètes — qui, à l'aide de drogues, ont eu accès au monde visionnaire dont les champignons mexicains aussi nous livrent ainsi la clef. William BLAKE connaissait le secret lorsqu'il disait : « Celui qui n'imagine pas dans une plus forte et meilleure lumière que son œil mortel périssable peut voir, n'imagine pas du tout (1) ».

Dans nos vies à tous, même celles des plus terre à terre, il est des moments où les choses ennuyeuses se revêtent soudain, et d'une manière inexplicable, d'une beauté ravissante

(1) Exactement : « He who does not imagine in ... stronger and better light than his perishing mortal eye can see, does not imagine at all. »

et obsédante. Il nous semble maintenant que toutes ces lueurs fugitives doivent émerger du subconscient où nos visions sont emmagasinées : les champignons provoquent à l'infini l'éclosion de telles lueurs.

Les champignons rendent ces visions accessibles à un plus grand nombre. Mais les champignons auraient-ils pu faire mieux chez KEATS que ce qu'il a fait sans eux? Que lui auraient-ils montré qu'il ne voyait pas? Que voient exactement nos amis indiens avec leurs différentes assises génétiques et psychiques? Les visions viennent manifestement du spectateur, soit de son propre subconscient, soit d'un fond de mémoire hérité de la race. Combien il serait étonnant que tous nous portions en nous cet inventaire de merveilles, prêtes à pénétrer dans notre monde conscient à la faveur de l'intervention des champignons. Les Indiens ont-ils tort d'attribuer une telle aptitude au Divin? Nous soupçonnons que, dans son sens intégral, le pouvoir créateur, la plus sérieuse qualité distinctive de l'homme et l'une des plus claires participations au Divin, qu'on découvre dans les humanités, les sciences ou l'industrie, est en quelque sorte liée à un recoin de l'esprit que les champignons sont susceptibles d'ouvrir.

Nous pensons qu'on n'acquiert pas l'habitude de consommer les champignons, et qu'ils diffèrent à cet égard non seulement de l'alcool, mais des drogues telles que l'opium et le *marihuana* qui sont réputés pour stimuler les visions. Au cours de nos six voyages au Mexique, couvrant six territoires culturellement différents, nous n'avons jamais entendu parler de penchant aux champignons. Nous croyons que l'emploi répété de ces derniers ne produit pas d'accoutumance à ceux-ci, c'est-à-dire qu'il est inutile d'augmenter la dose dans des expériences successives pour obtenir le même effet, même si on les utilise deux fois en quatre jours ou davantage encore. Notre Señora et sa fille absorbaient plus que le double de la dose des autres participants, mais cette quantité s'appliquait en quelque sorte à leur vocation. La dose nécessaire à chacun semble rester constante pendant toute la vie, mais elle varie quelque peu d'un individu à l'autre. Nous ne possédons aucune preuve d'effets psychiques nuisibles causés par des champignons, mais notre expérience est trop limitée pour nous permettre de généraliser une telle affirmation. Des personnes à tendance névrotique ou psychique particulière sont-elles mises en danger par l'usage des champignons? Les *curanderos* ayant absorbé ceux-ci pendant une partie de leur vie montrent-ils des troubles mentaux? Existe-t-il des individus auxquels les visions provoquées par les Agarics font horreur et les poussent à des actes de violence? Nous ne le savons pas. Les effets cliniques produits par ces champignons seront examinés d'autre part, dans cet ouvrage, à la lumière des essais réalisés depuis par les expérimentateurs de Paris et de Bâle, sous l'impulsion donnée par le professeur Roger HEIM aux travaux poursuivis par celui-ci et ses collaborateurs. Quant à nous, après nos propres essais et ceux dont nous fûmes les témoins, nous devons rappeler la signification exceptionnelle des scènes auxquelles nous ont conviés la Señora et sa fille. Chacune avait consommé plus du double de paires de champignons que nous autres, et non seulement elles restèrent maîtresses d'elles-mêmes, mais elles exécutèrent méthodiquement une liturgie d'une virtuosité supérieure.

Le vendredi 1^{er} juillet, ma femme et ma fille nous rejoignirent dans le village. Nous avions tous décidé de partir immédiatement après l'expérience de la nuit du samedi, mais les pluies arrivèrent et nous nous sommes trouvés abandonnés parmi nos amis mazatèques, pour la plus grande partie de la semaine suivante. Le mardi 5, ma femme et ma fille Masha, n'ayant rien d'autre à faire, prirent les champignons dans l'après-midi : ma femme

cinq paires et Masha quatre, et ensuite elles s'étendirent sur leur sac de couchage. C'était la première fois que des Blancs absorbaient des champignons simplement dans un but expérimental en dehors de toute cérémonie indigène. Elles ont eu également des visions pendant des heures, toutes plaisantes, nostalgiques pour la plupart, sans nausées ou à peine. Leurs pupilles, dilatées, n'ont pas réagi aux éclairs des flashes. Le pouls montrait une tendance à faiblir. Il n'y avait pas d'hallucinations auditives. Toutefois, six semaines plus tard, lorsqu'à New York j'ai absorbé des champignons pour la troisième fois, le 12 août, mes visions étaient accompagnées d'un battement marqué d'une insistance régulière, avec variation de ton, correspondant peut-être à l'évocation de l'exécution percussive de la Señora. Le battement n'était pas déplaisant. Il semblait chargé d'intention comme s'il était le pouls rythmique de l'univers. Quand la Señora nous a accordé une séance, nous avons passé la plus grande partie de la nuit dans une obscurité virtuelle, milieu adapté à des yeux dilatés. Mon expérience à New York a eu lieu dans une pièce éclairée par les lumières de la rue et, en outre, dans cette nuit du 12, un ouragan appelé à ce moment « connie » balayait la cité. J'ai trouvé que les champignons conservaient tout leur pouvoir à l'état sec, si même leur puissance n'avait pas augmenté. J'ai fait encore une autre découverte. Alors que je me tenais à la fenêtre et que je surveillais le vent agitant les arbres et l'eau de la « East River », la pluie déferlant en rafales, toute la scène était animée par l'intensité anormale des couleurs que nous voyions. J'avais toujours pensé que les ciels apocalyptiques du Greco sur Tolède étaient une fiction de l'imagination du poète. Mais pendant cette nuit, j'ai vu les ciels de Greco tournoyer au-dessus de New York.

Nous arrivons maintenant au bout de notre expérience mazatèque. Nous avons convenu dès le début avec la Señora de lui payer ses honoraires habituels pour ses services. Nous lui avons versé 50 pesos pour chaque nuit, ce qui représentait un peu plus que ce qu'elle attendait. Avant de quitter le village, nous avons demandé à Cayetano ce que nous pourrions lui remettre pour sa propre contribution au succès de notre visite. Il s'est tourné vers sa femme, lui laissant le soin de répondre : « *No hicimos esto por dinero* », c'est-à-dire : « Nous ne l'avons pas fait pour de l'argent », et ils n'ont rien voulu accepter.

Plus de cinq années se sont écoulées depuis que, pour la première fois, en suivant la piste, nous sommes arrivés à Huautla de Jiménez, et bien des événements se sont déroulés au village depuis cette époque. Des avions légers commençaient, en 1955, à atterrir sur une piste distante de cette localité de quelques milles. Une grande route a été construite vers Huautla en 1958. Par suite de ces développements, la communauté a été touchée par le souffle inexorable du progrès, qui ravagera rapidement les antiques habitudes des Indiens ne connaissant pas d'autre langue que la leur. Nous sommes retournés chaque année à Huautla. En 1956, notre groupe comprenait Roger HEIM, l'ethnologue Guy STRESSER-PÉAN, le chimiste américain James S. MOORE et, naturellement, notre fidèle photographe Allan RICHARDSON. María SABINA nous a donné deux séances, et de la deuxième nous avons fait un enregistrement de sa voix qui a été étudié au point de vue linguistique par Miss PIKE. Le professeur Roger HEIM a trouvé d'abondants spécimens de trois des espèces de champignons hallucinogènes et en a fait une étude complète.

Nous avons publié nos expériences dans un article de *Life* à la fin du printemps de 1957 et, quoique nous n'ayons pas révélé le nom de la localité, l'accueil qui a été fait à notre article

a provoqué une évolution considérable dans la mentalité des habitants du village. Des visiteurs variés ont atteint Huautla, percé l'incognito derrière lequel nous avons essayé de cacher ce lieu. Des photographes professionnels, un mycologue d'Argentine, des Américains du Nord mal équipés pour ce voyage et dans certains cas ignorant même la langue espagnole, et de nombreux Mexicains à la recherche des champignons, y sont venus et en sont repartis. Des lettres du pays et de l'étranger ont été adressées aux personnalités de la ville, demandant des champignons. Les 'nti' šì³tho³ ne sont plus consommés par paires aux chandelles, dans un murmure. Le sujet n'est plus *muy delicado*. Les champignons sont devenus un article commercial et pendant la saison, où qu'on aille, on vous en offre. Les conseillers municipaux de Huautla parlent d'une taxe sur les champignons ou même d'en créer le monopole. Tout désormais passe par eux. Quant aux séances, chaque visiteur doit normalement s'adresser à la municipalité et celle-ci a constitué un cercle où l'on offre de révéler les anciens secrets des champignons à tout venant. Certes, l'intégrité des performances ainsi accomplies laisse quelque peu à désirer, mais si les motifs d'une telle entreprise ne sont pas désintéressés, les personnages officiels du village rendent du moins service à María SABINA en la débarrassant des importuns auprès desquels on niera même son existence.

En mesurant les changements qui se sont produits à Huautla, on éprouve, bien entendu, une certaine nostalgie des jours anciens et le regret de ces récents développements. Mais c'est sans doute s'abandonner ici à une méprise. Ou bien le culte du champignon sacré se serait éteint sans laisser de traces devant l'apparition des avions et dès la construction de la grande route amenant le monde moderne aux portes de Huautla; ou bien il aurait été pareillement en danger d'être découvert et exploité indignement. Enfin, mycologiquement, le professeur Roger HEIM a vaincu une difficulté dans le problème des champignons divinatoires, après quatre siècles d'informations énigmatiques, et transporté ces espèces vivantes dans le refuge du Laboratoire. Nous avons essayé de discerner les conséquences variées que les activités humaines ont pu tirer de tels végétaux au cours des âges. Nous espérons et nous croyons que María SABINA a quelques raisons d'être satisfaite de la part qu'elle a prise à nos efforts.

3. LA VALLÉE DE MEXICO

La plupart des citations des auteurs des xvi^e et xvii^e siècles se réfèrent à l'utilisation de notre champignon sacré au cœur de ce pays où les Aztèques parlaient leur langue classique, le nahuatl. Aussi était-il d'un grand intérêt pour nous d'apprendre que les champignons étaient toujours employés aux environs de la ville de Amecameca, dans le village de San Pedro Nexapa, sur les pentes mêmes du Popocatepetl. Au printemps 1955, je reçus une lettre de Mrs. Carmen COOK de LEONARD, qui étudie les cultures indigènes, m'informant qu'elle-même et Miss Bodil CHRISTENSEN avaient fait cette découverte, qu'elles mettraient avec plaisir leurs renseignements à notre disposition et qu'elles essaieraient de s'entendre avec une *curandera* de leur connaissance afin de consulter les champignons dans notre intention.

Après notre arrivée au Mexique, et pendant que nous étions au pays mazatèque, Mrs. COOK de LEONARD et Miss CHRISTENSEN prirent contact avec leur curandera qui accepta de nous donner une séance le samedi 9 juillet.

Ce samedi après-midi, nous nous fîmes conduire à la ville de Amecameca, à quelque 64 kilomètres de Mexico, et de là, à 4,500 kilomètres, jusqu'au village indien de San Pedro Nexapa qu'enveloppe le climat glacial du grand volcan voisin. (Le *x* de ce nom a le son du *j* espagnol.) Nous étions en effet sur les premières pentes du Popocatepetl, à environ 2 600 mètres d'altitude, au-dessus de la vallée de Mexico. Les vieux habitants s'y expriment encore en classique nahuatl. L'humble maison où vit la curandera, Marina ROSAS, est une pauvre construction de bois qui laisse pénétrer librement la brise froide et humide. Nous avons trouvé la vieille femme assise sur une *petate*, et étroitement drapée dans son châle, près d'un feu de bois à même le sol. Bien qu'elle ait connu le nahuatl, il était clair que la langue espagnole avait sa préférence. Elle nous informa qu'elle était malade et ne pouvait nous aider. Elle le regrettait, mais que pourrait-elle faire? Elle était prête à nous fixer un autre jour et nous sommes tombés d'accord pour le samedi 30 juillet. Nous y retournions donc trois semaines plus tard, pour apprendre que Marina ROSAS, assise sur la même *petate*, à la même place, était à nouveau incapable de nous aider, non pas pour raison de maladie cette fois, mais doutant si vraiment nous allions venir, elle avait interrompu le jeûne et pris son déjeuner. « *Para que contesten ellos, ha de ser limpio el estómago* », car pour que les champignons répondent, l'estomac doit être à jeun. La vieille femme se prodiguait en aimables excuses et protestations de sympathie, mais je sentais que réellement elle ne désirait pas manger les champignons pour nous être agréable.

Néanmoins, nos visites à San Pedro Nexapa n'ont pas été infructueuses. Nous avons appris par Marina que, seule, une espèce de champignon sacré était connue au village. De même que dans les régions mixte et mazatèque, on y considère que ce sont les champignons qui parlent et non la personne qui les consomme. Ceux-ci sont récoltés en septembre, à l'époque de la foire de Cholula, au-dessus du village, sur les pentes du volcan, environ à une altitude de 3 300 mètres. Dans les régions mixte et mazatèque, on nous avait dit que dans les zones chaudes et basses du pays, on n'utilisait pas les champignons. Nous découvrons maintenant que les limites élevées sont vraiment très hautes. Les champignons n'y sont mangés qu'à l'état sec et on les garde pendant un an jusqu'à la nouvelle récolte. D'après Marina, on consomme tout le champignon, piléus et stipe. Marina n'emploie jamais le terme *curandero*. Celui qui sait comment utiliser les champignons est un *trabajador del cielo*, un travailleur céleste. Parfois, le *trabajador* fait absorber les champignons par la personne malade, mais alors ceux-ci ne parlent pas à travers cette dernière parce qu'elle n'est pas de qualité. Marina nous a appris, en outre, qu'elle consomme ordinairement six paires, mais qu'en plus de ces six paires elle utilise pareillement douze graines possédant un pouvoir psychique comparable. Ces graines sont appelées en nahuatl « yeux d'oiseaux » et en espagnol mexicain *colorines*. Pour les botanistes ce sont les semences du *Rhynchosia pyramidalis* (Lam.) URBAN, également connues sous le nom de *Rhynchosia phaseoloides* (Suv.) D. C. Elles sont d'un rouge brillant avec une grande tache noire, de la taille d'un œil d'oiseau. La tache noire ne couvre pas le hile ou œil, et c'est précisément ce qui distingue les graines employées par Marina de la semence vénéneuse de l'*Abrus precatorium* L. qui, superficiellement, lui ressemble, mais dont le hile est noir. Marina parlait des champignons sacrés comme *los niños*, « les enfants ». La signification de cette appellation provient de ce que le terme nahuatl au village de Marina est *apipiltzin* (*tzin* étant le diminutif, *pipil* signifiant « enfant » et *a* pour *atl* « eau »). Dans ce village perdu dans de hautes montagnes, où l'on parle le nahuatl classique, nos champignons sont « les petits enfants des eaux ».

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce nom. Marina nous a dit encore que les champignons ne parlaient qu'en nahuatl. Si son affirmation est exacte, le champignon semble être irrévocablement attaché au sort de l'antique langue et par suite condamné à disparaître lorsque la vieille génération s'éteindra.

En août 1956, le professeur Roger HEIM nous a accompagnés à San Pedro Nexapa, explorant avec nous les hautes pinèdes du Popocatepetl où le mari de la curandera lui désignait comme l'espèce sacrée un Agaric du genre *Stropharia*, sur la nature hallucinogène duquel M. Roger HEIM a exprimé aussitôt des doutes, en raison de son appartenance systématique à un groupe bien distinct des autres Psilocybes et du *Stropharia cubensis* (on trouvera cette espèce désignée ci-après sous le nom de *Stropharia fallaciosa* HEIM). Le 23 août 1956, son insistance le conduisit à retourner avec Mrs. COOK de LEONARD et son mari à San Pedro, puis dans la haute forêt de pins précédemment explorée, et il obtenait des Indiens un lot abondant et frais d'un Psilocybe qu'il nomma *Psilocybe Aztecorum*, qu'il cultiva à Paris, et dont il vérifia sur lui-même, puis par sa composition chimique, la nature et les effets hallucinogènes. Le problème du champignon sacré des Aztèques était ainsi élucidé.

4. TENANGO DEL VALLE

A deux heures de car de la cité de Mexico, dans la vallée de Toluca, se trouve le village de Tenango del Valle où se situe la scène, rapportée par Jacinto de la SERNA dans notre citation (16), dans laquelle un curandero indien, appelé Chichitón (« petit chien »), provoqua sa colère en consommant les champignons sacrés. Or, ils sont encore utilisés, provenant pour la plupart d'un village voisin, San Pedro Tlanixco, qui semble fournir les espèces sacrées à toute la région.

Roger HEIM donne, dans le chapitre mycologique publié plus loin, toutes les précisions désirables sur l'espèce fongique à laquelle se réfèrent à la fois la relation ancienne et l'usage actuel. Il l'avait nommée prudemment et provisoirement *Psilocybe mexicana* var. *longispora*, en 1956, selon l'examen des frustules sèches et en mauvais état que nous lui avions adressées dès 1955. L'année suivante, le 19 août 1956, il se rendait avec Teófilo HERRERA et le professeur F. MIRANDA dans la vallée de Toluca, sans pouvoir obtenir des Indiens le Psilocybe en question, mais il y recueillit alors d'utiles informations. Le mois suivant, T. HERRERA venait à nouveau sur le marché de Tenango del Valle et s'y procurait quelques spécimens secs qu'il transmit au Muséum de Paris. Cependant, M. Roger HEIM, tout en les identifiant à ceux que je lui avais expédiés, considéra qu'une description ou une caractérisation n'étaient pas encore possibles en raison de l'état de conservation insuffisant des échantillons réunis et en l'absence de notes. C'est grâce à la visite que Guy STRESSER-PÉAN et Robert WEITLANER firent dans la vallée de Toluca et à leurs investigations, en octobre 1957, que l'usage du champignon sera précisé et le problème de son identification résolu. Roger HEIM appellera *Psilocybe Wassonii* cette espèce.

Nous reproduisons ici les deux excellents dessins que Guy STRESSER-PÉAN a réalisés sur place de ce Psilocybe ou champignon femelle, et du *Cordyceps capitata* ou champignon mâle, ainsi que les notes que le savant ethnologue français a transmises à M. Roger HEIM

qui en donna précédemment un résumé (1) et fixa, dès novembre 1957, les particularités essentielles de l'espèce nouvelle qu'il a décrite et cultivée également à Paris (2).

Voici le détail des notes transmises par M. Guy STRESSER-PÉAN avec ses dessins (aquarelles et pastels) :

1) Sur « champignon femelle » (*Psilocybe Wassonii*) (3).

siwatsitsintli (mujercitas) petites femmes), Tlanixco, près de Tenango del Valle. État de Mexico, Mexique. 15 septembre 1957.

Champignons hallucinatoires, considérés comme étant du sexe féminin par les Indiens Nahuas de Tlanixco, près de Tenango del Valle, État de Mexico, Mexique. Aussi appelés « señoritas » = demoiselles.

Couleurs hygrophanes. Fond crème, noircissant progressivement. Lamelles crème, tendant vers le brun. Cette espèce pousse au bord des cours d'eau, dans les prairies. Altitude 2 500 mètres environ.

2) Sur « champignon mâle » (*Cordyceps capitata* sur *Elaphomyces granulatus* et *variegatus*) (3).

tlakatsitsintli, ou hombrecitos (petits hommes). Champignons considérés comme hallucinatoires et du sexe masculin par les Indiens Nahuas de Tlanixco. Cette espèce pousse sur le sol, dans les bois de pins. Altitude 2 500 mètres environ.

Provenance : Tlanixco, près de Tenango del Valle, État de Mexico, Mexique. 15 septembre 1957.

Pied couleur crème parfois un peu jaunâtre et toujours surchargé de gris. Chapeau brun clair, noircissant ensuite.

3) Sur « champignon jaune » (*Clavaria truncata*, parfois *Nevrophyllum floccosum*) (3).

kustik nanákatl (champignon jaune) vendu par les Indiens Nahuas de Tlanixco, près de Tenango del Valle, État de Mexico, Mexique. Altitude 2 500 mètres environ — 15 septembre 1957.

Certains informateurs assurent que ce champignon est consommé à des fins hallucinatoires et divinatoires avec le *siwatsitsintli*.

D'autres informateurs lui dénie toute valeur autre qu'alimentaire.

M. STRESSER-PÉAN a su transmettre fidèlement, avec une exactitude rigoureuse, les indications essentielles et nouvelles qui permettaient non seulement de préciser les particularités physiologiques du *Psilocybe*, mais de révéler l'utilisation, par les Nahuas de la vallée de Toluca, de trois espèces différentes de champignons, « mâle, femelle et jaune », associées, régulièrement pour les deux premières, aux cérémonies et aux usages rituels.

Il nous est agréable de transmettre ici, d'accord avec M. G. STRESSER-PÉAN, les notes qu'il a adressées à M. Roger HEIM, en 1957.

INFORMATEURS. Les renseignements ci-dessous ont été recueillis exclusivement au marché de Tenango del Valle, auprès d'Indiens venant du village voisin de San Pedro Tlanixco (région du plateau de Toluca, altitude moyenne d'environ 2 400 mètres, État de Mexico). Ces indigènes sont de langue nahuatl (appelée aussi langue mexicaine ou aztèque), mais tous semblent aussi parler espagnol plus ou moins couramment et leur nahuatl contient beaucoup d'hispanismes. Une dizaine de personnes ont été interrogées, toutes des femmes d'âge moyen. L'une d'entre elles était accompagnée de son mari, qui a fourni aussi des explications. La plupart des informations étaient concordantes. Les exceptions seront signalées.

(1) Roger HEIM. — Sur les *Psilocybes* hallucinatoires des Aztèques et sur le microendémisme des *Agarics* utilisés par les Indiens du Mexique à des fins divinatoires. *Comptes rendus Ac. Sc.*, t. 245, p. 1761-1765, 18 novembre 1957. *Rev. de Mycol.*, t. XXII, f. 3, p. 300-305, 31 décembre 1957. *Nouvelles Observations*, p. 3-8, 1^{er} septembre 1958.

Diagnose latine du *Psilocybe Wassonii* HEIM, espèce hallucinogène des Aztèques. *Rev. de Mycol.*, t. XXIII, f. 1, p. 119-120, 15 avril 1958. *Nouvelles Observations*, p. 29-30, 1^{er} septembre 1958.

(2) Depuis, R. SINGER et Al. H. SMITH ont décrit à leur tour, d'après des échantillons qu'ils avaient reçus de la même origine — celle que Roger HEIM avait précisée dans sa note antérieure —, le même *Agaric* sous le nom de *Psilocybe muliercula* nob. (v. p. 159).

(3) Les noms de champignons transcrits ici sont ceux auxquels s'appliquent les déterminations de M. Roger HEIM.

Les femmes interrogées étaient des paysannes qui étaient venues vendre des champignons au marché de Tenango. Dans cette ville, il y a pendant la saison des pluies un commerce assez actif de champignons comestibles (bolets, morilles, clavaires, etc.). Il semble qu'en temps ordinaire les champignons hallucinatoires soient l'objet d'un commerce restreint et discret. Mais en 1957, ils furent mis en vedette par les passages répétés d'un acheteur inconnu et bien muni d'argent, qui pour s'en procurer alla jusqu'à visiter une à une les maisons de Tlanixco. Cependant, à notre arrivée, les champignons alimentaires étaient en évidence, tandis que les hallucinatoires étaient enveloppés d'étoffe ou de vieux papiers. WEITLANER, qui nous accompagnait, et qui est un vieux connaisseur de la région, s'enquit discrètement de l'existence des « niños » (= enfants). Les offres et les marchandages commencèrent aussitôt. La réserve du début fit bientôt place à une ambiance purement commerciale.

DÉNOMINATION GÉNÉRALE. — Les Indiens de Tlanixco appellent les champignons ordinaires *hongos* en espagnol, et en nahuatl *nanákatl*. Il y a des noms particuliers pour les principales espèces comestibles. Les champignons hallucinatoires, en général, sont désignés en espagnol sous le nom de *niños* qui veut dire « enfants », et en nahuatl sous le nom de *nanakatsitsintli*. Alors que le nom espagnol est employé ouvertement, il y a une sorte de réserve autour du nom indigène, et quand nous le demandions on nous le chuchotait à l'oreille. Ce nom n'est pourtant pas autre chose que le mot *nanákatl* suivi du suffixe *tsitsintli*, qui est un diminutif redoublé exprimant le respect et l'affection. Ainsi *nanakatsitsintli* pourrait se traduire par « les chers et vénérés petits champignons ». Le mot *teonanákatl*, employé par SAHAGÚN, semble inconnu dans la langue nahuatl actuelle de Tlanixco. Les champignons que les Indiens de Tlanixco emploient à des fins hallucinatoires sont essentiellement de deux espèces, qualifiées respectivement de « petites femmes » et de « petits hommes ». (Cette opposition des sexes est évidemment l'équivalent local de la préoccupation qu'ont les Indiens de Oaxaca de manger leurs champignons hallucinatoires par paires, considérées comme constituant autant de ménages dûment mariés.) Une troisième espèce, dite « champignon jaune », est d'emploi hallucinatoire douteux, et en tout cas beaucoup plus exceptionnel. Ces trois espèces se rencontrent en fin de saison des pluies, c'est-à-dire normalement depuis le début de septembre jusque vers le milieu d'octobre.

LES CHAMPIGNONS-FEMMES. — Ces petits champignons, qui ressemblent assez au *Psilocybe mexicana* et en ont un peu l'odeur, sont appelés par les Indiens *mujercitas* (= petites femmes), ou *señoritas* (= demoiselles). Ces mots espagnols sont employés couramment, même dans la conversation en langue indigène. Cependant on emploie encore le mot nahuatl correspondant *siwatsitsintli*, qui veut dire « petites femmes », avec une nuance de respect et d'affection (de *siwatl* = femme). On dit aussi parfois en espagnol *niñas* (= fillettes).

Ces champignons se rencontrent dans la campagne de Tlanixco. Ils poussent au voisinage des ruisseaux, dans l'herbe et dans la mousse. Ils sont notoirement plus rares et plus difficiles à trouver que les « champignons-hommes ». Aussi se vendent-ils 50 % ou 100 % plus cher. On dit aussi qu'ils sont plus puissants. Selon une informatrice, ils seraient même essentiels, pouvant être pris *ad libitum* avec des « champignons-hommes » ou avec des « champignons jaunes ».

Ils ont en moyenne 5 à 8 cm de haut, un pied mince et tordu, un chapeau de 2 à 3 cm de diamètre, rarement 4, avec des lamelles. Leurs couleurs sont hygrophanes, avec un fond crème noircissant progressivement. Les lamelles sont aussi de couleur crème, mais un peu plus foncée, tendant un peu vers le brun.

LES CHAMPIGNONS-HOMMES. — Ils sont plus massifs, moins grêles que les précédents, et ont souvent un aspect phallique qui doit être à l'origine de leur nom. Les indigènes les désignent presque toujours par le mot espagnol *hombrecitos* (= petits hommes). On dit parfois *niños* (= enfants, garçonnet) par opposition aux *niñas* (= fillettes). Une informatrice nous fournit le nom nahuatl *tlakatsitsintli* « petits hommes » (de *tlákatl* = homme). Les autres Indiennes, plus acculturées, étaient sur le moment incapables de retrouver ce mot, qu'elles connaissaient cependant et comprenaient.

Aux environs de Tlanixco, ces champignons poussent sur le sol, dans les forêts de pins. La partie aérienne du champignon s'élève au-dessus d'une partie souterraine, globuleuse, grosse comme une noix, que les Indiens appellent couramment *su mundo* (= son monde) ou plus rarement *una bolita* (= une boulette), et qu'ils évitent d'arracher ou de blesser « afin qu'elle continue à produire de nouveaux champignons ». Même quand ils parlent entre eux dans leur langue, ces Indiens désignent en général cette boulette par les hispanismes *mundo* ou *bolita*. Mais son véritable nom nahuatl, qui est rarement employé, serait *tláli pan tláli*, ce qu'on peut traduire par « terre dans la terre », ou « terre

sur la terre ». Les informatrices commentèrent que cette boule était pour le champignon sa petite terre à lui, incluse dans la grande, son petit monde particulier sur lequel il poussait.

Le « champignon-homme » peut atteindre une dizaine de centimètres. Le pied, massif, est de couleur crème, parfois un peu jaunâtre et toujours marqué d'un peu de gris. Ce gris devient dominant avec le dessèchement. La tête, strictement appliquée contre le pied, est de couleur brune et devient noirâtre en séchant. Ces champignons sont parfois aplatis et munis de plusieurs têtes, comme s'il s'agissait de deux ou plusieurs individus accolés, et, dans ce cas, il leur arrive de se fendre de haut en bas.

LES CHAMPIGNONS JAUNES. — Étant jeunes, ils ont une forme de tube. Par la suite ils prennent une forme d'entonnoir, et j'ai entendu un Indien les comparer à des fleurs de courge, aux pétales soudés. Leur couleur orangée leur vaut en nahuatl le nom de *kustik nanákatl*, qui signifie simplement « cham-



Fig. 13-14. — A gauche (fig. 13) : le champignon femelle, *Psilocybe Wassonii* Heim (siwat-sitsintli). A droite (fig. 14) : le champignon mâle, *Cordyceps capitata* Holmsk. sur *Elaphomyces granulatus* Fr. Aquarelle prise sur le frais, à Tenango del Valle, par Guy STRESSER-PÉAN, septembre 1957.

pignons jaunes ». Ils atteignent une longueur de 10 à 15 cm, avec une ouverture de 3 à 5 cm. Il leur arrive d'être attaqués par des vers à l'intérieur de l'entonnoir. (Nous ignorons si ce champignon a un nom dans la langue espagnole locale, et dans quel milieu biologique on le rencontre.)

Plusieurs informatrices nous assurèrent que ce champignon était hallucinatoire. Il nous fut vendu pour tel, encore qu'à un prix relativement modéré. Cependant, certains propos du début avaient paru suspects et nous nous demandions si un malentendu initial n'avait pas été maintenu et exploité par les Indiennes à des fins commerciales, la différence de prix entre un champignon comestible ordinaire et un champignon hallucinatoire étant au moins du simple au décuple. Ce soupçon fut confirmé par un ménage indigène intelligent et sympathique qui nous fournit de bonnes informations, et qui déclara que le *kustik nanákatl* n'était bon qu'à mettre dans la soupe. Toutefois, à notre visite suivante, une bonne informatrice nous assura que le champignon hallucinatoire le plus efficace était le « champignon-femme », mais qu'il convenait de l'utiliser en mélange, soit avec le « champignon-homme », soit avec le « champignon jaune » — ce qui laisse à penser que ces deux derniers ne sont peut-être pas réellement hallucinatoires. Le problème reste ouvert. De toute façon, pour les Indiens, le champignon jaune est secondaire.

MODE D'EMPLOI. RENSEIGNEMENTS DE LA PREMIÈRE ENQUÊTE. — Les champignons hallucinatoires sont employés (sans aucune intervention d'un guérisseur) par ceux qui estiment en avoir besoin pour dormir ou pour calmer leurs souffrances. Les femmes en prennent notamment après un accouchement, les hommes en cas de maladie ou de blessure grave. C'est un traitement individuel : on ne se réunit pas en séances de communion ; le malade recherche plutôt l'isolement dans une maison tranquille, le silence et l'obscurité de la nuit. La dose employée est faible : trois ou quatre champignons, pas plus, Une très forte dose risquerait de vous faire perdre la raison. On n'utilise pas les champignons par paires, mais il convient de mélanger des champignons-hommes avec des champignons-femmes. Les champignons sont moulus à la meule (*metate*), ou pulvérisés à la main, ou réduits en très petits fragments. On les absorbe dans du pulque ou dans de l'alcool. Il convient aussi de se frictionner avec ce liquide aux tempes, « au poulx » (poignets et chevilles), aux hanches, aux articulations et aux parties du corps où l'on sent une douleur. Après ce traitement, on dort d'un sommeil profond et réparateur, en faisant de beaux rêves. On ne considère pas que ce soit un état d'ivresse (*borrachera*). On se réveille en bonne condition. On traite aussi les enfants avec ces champignons, mais sans leur en faire absorber : on se contente de leur frotter le corps avec de la poudre de champignons en suspension dans de l'alcool ; et si au bout d'un moment de repos l'enfant se met à pleurer ou à crier, ce sont les champignons qui agissent.

MODE D'EMPLOI. RENSEIGNEMENTS DE LA DEUXIÈME ENQUÊTE. — Confirmation générale des données de la première enquête, avec quelques détails nouveaux et surtout apparition de l'élément divinatoire. L'informatrice estime qu'on doit prendre six champignons de deux espèces différentes : trois champignons-femmes et trois champignons-hommes, ou bien trois champignons-femmes et trois champignons jaunes. Ce sont les champignons-femmes qui sont essentiels. Il est préférable de les sécher ou cuire légèrement pendant un moment sur la plaque chauffante (*comal*), à sec (sans graisse, ni huile, bien entendu). On peut ensuite les manger tels quels, ou mieux les réduire en poudre et les absorber dans du pulque ou de l'alcool. On les prend le soir avant de se coucher. Ensuite, dans l'obscurité, « les champignons vous parlent », par exemple, ils vous font retrouver une chose perdue, vous renseignent sur l'origine de la maladie dont vous souffrez, vous donnent les conseils généraux dont vous avez besoin. Ils vous font aussi voir des choses très belles : des montagnes, des grands fleuves, des lacs, des forêts verdoyantes avec des arbres très élevés. (WEITLANER demande si l'on voit parfois aussi des églises ou des palais : l'informatrice répond que oui.)

Guy STRESSER-PÉAN.
Septembre-octobre 1957.

5. DANS LA MIXERÍA

Le 14 janvier 1954, Robert WEITLANER nous communiquait des nouvelles passionnantes : sa fille, Irmgard JOHNSON, était revenue récemment d'un voyage dans la région mixe où, à San Juan Mazatlán, un curandero, par l'intermédiaire d'un interprète, l'avait entretenue de deux espèces de champignons sacrés. Les Mixe sont connus comme un peuple ancien, très en dehors du monde et, en retour, disposé à exclure le monde. Parmi eux, le culte manifesterait un caractère archaïque et, en tout cas, nous donnerait un aperçu des autres pratiques du pays mazatèque. Serions-nous d'accord pour nous joindre à lui dans une deuxième expédition dans la Mixería (comme on appelle le pays mixe) ?

La proposition était trop tentante pour que nous résistions. Il était impossible à ma femme et à ma fille Masha de s'absenter de New York, mais d'autres personnes purent prendre leurs places. Allan B. RICHARDSON servirait de photographe. The Summer Institute of Linguistics autorisait Walter S. MILLER à se joindre à nous ; linguiste professionnel, il est le premier spécialiste versé dans l'étude de la langue et de la culture mixe. Don Roberto a enrôlé, comme guide, FRANCISCO ORTEGA, connu sous le nom de Chico, un Zapotèque de 39 ans, vivant à Tehuantepec, dont les talents et le caractère extraordinaire

lui ont fait une réputation parmi tous ceux qui explorent sérieusement les régions anciennes d'Oaxaca et des Chiapas. Lui, en retour, a engagé un boy appelé Filemón pour prendre soin des animaux : trois chevaux et une mule.

Parmi ceux qui sont renseignés à l'égard des Indiens du Mexique, les Mixe (1) ont une réputation légendaire. On dit que dans les anciens temps de la puissance zapotèque, il y a des siècles, les Mixe se tenaient à l'écart des Zapotèques; les Espagnols ne les ont jamais assujettis par la guerre. On les visite rarement. Même des auteurs fameux qui ont écrit sur les Indiens du Mexique, comme Miguel COVARRUBIAS, n'en parlent que par ouï-dire, n'ayant jamais entrepris le voyage qui les eût conduits dans leurs villages montagnards.

Leur langue, de la plus grande difficulté pour les Européens, offre des mots fortement appuyés, des voyelles dont la quantité a une importance phonémique, des tons, la pause glottique, la rétroflexion, bien des consonnes non familières aux oreilles anglaises ou russes. Elle appartient à un groupe dont les autres langages sont le popoloca de Vera Cruz, le zoque et le tapachultèque en voie d'extinction. Quelque 60 000 Mixe vivent dans les montagnes du nord-est d'Oaxaca qui s'élèvent jusqu'à leur plus haut sommet, le célèbre Zempoaltepetl, à 3 400 mètres d'altitude. Ces montagnes constituent une partie de l'âpre massif où vivent également les Mazatèques, mais ces deux peuples sont très éloignés l'un de l'autre. Les Mazatèques sont déjà très avancés quant à leur incorporation dans le monde et ils sont séparés des premiers par trois tribus. La plus proche à l'est est celle des Cuicatèques, puis viennent les Chinantèques, ensuite les Zapotèques, et finalement les Mixe. A l'est des Mixe sont fixés, apparentés à eux, les Zoque des Chiapas et toute la population maya. Pour nous, il apparaît significatif que ce peuple exclu du monde ait toujours manifesté une culture contiguë à celle des tribus mayas. La réputation des Mixe est que, tout en n'étant pas agressifs, ils ne sont pas communicatifs avec ceux du dehors et ont même un caractère morose. Ils vivent pour la plupart à une altitude au-dessous de 1 500 mètres et leurs montagnes, couvertes d'une végétation tropicale, abondent en vie sauvage. Ils se nourrissent de maïs et de fèves, de poulets et de dindes et ils vendent à l'extérieur leurs récoltes de bon café. Dans toute la Mixería, il n'existe pas une seule route pour les véhicules à roues (2).

Le vendredi 21 mai, j'ai pris l'avion avec Allan RICHARDSON pour Mexico. Le lendemain, grâce à l'aimable générosité de la Banque Nationale du Mexique, l'avion de celle-ci, un De Havilland Dove, piloté par le capitaine Carlos BORJA, nous transportait par la voie aérienne à Ixtepec, dans l'isthme, après une escale à Oaxaca pour prendre Walter MILLER à bord. A Ixtepec, nous avons rencontré Don Roberto et Chico. Nous nous sommes dirigés en car vers l'est par la grande route panaméricaine, puis vers le nord par la route transisthmienne, et finalement, en direction de l'ouest, nous sommes descendus par une voie exécration conduisant par Laguna à Santo Domingo Petapa, à environ 88 kilomètres. Ce village zapotèque était notre première étape. Le jour suivant, nous sommes partis pour San Juan Mazatlán, appelé parfois Mazatlán de los Mixes. Nous avons dormi la première nuit à l'école de

(1) Le *x* dans le nom de Mixe se prononce comme le *j* espagnol.

(2) On connaît une excellente étude sur les Mixe et leur culture, *Ethnology of the Western Mixe*, par Ralph L. BEALS, University of California Press, 1945. Étant d'origine anglo-saxonne, cet excellent ethnologue ne s'est pas informé du rôle des champignons dans la culture mixe. Le culte de ceux-ci a complètement échappé à son attention. Il n'a traité que des Mixe de l'Ouest, à Ayutla et aux environs. La culture des Popolocas et celle des Zoque ont été décrites par Frans BLOM et Oliver LA FARGE dans *Tribes and Temples*, Tulane University, Louisiana, 1926. Les auteurs semblent également n'avoir pris aucun renseignement ethno-mycologique.

Platanilla, la deuxième nuit dans la forêt et, le jour suivant, peu après midi, nous sommes entrés à Mazatlán. De Platanilla à Mazatlán, nous n'avons rencontré que quatre Indiens et vu aucune habitation.

Par hasard, la fête annuelle en l'honneur de la Vierge de la Soledad régnait à Mazatlán. Le village était encombré d'Indiens parés de leurs plus beaux costumes et il y avait grand déploiement de musique, de danses, et grande consommation de boissons. Les maisons couvertes de chaume, au nombre de deux cents environ, bordent en enfilade les éperons rayonnants de la montagne, les flancs de celle-ci étant couverts de végétation tropicale où s'animent des oiseaux chanteurs aux brillantes couleurs. De tous côtés l'horizon lointain est enfermé dans de magnifiques montagnes. La ville est à l'altitude de 1 000 mètres environ.

Nous sommes allés à l'Hôtel de Ville où nous avons trouvé le président, le secrétaire et le syndic, très affairés à surveiller le déroulement de la fête. Ils nous ont reçu avec réserve, mais après avoir pris connaissance de nos lettres de créance, nous ont informés que nous pouvions occuper le *curato*, la maison qui appartiendrait à un prêtre s'il y en avait un, construction de briques crues couverte de paille et comportant une unique chambre, adjacente à l'église, également au toit de chaume. Nous y avons passé six jours. Allan RICHARDSON avec son appareil photographique a été une attraction sensationnelle pour les Indiens dont la réserve est tombée lorsqu'ils l'ont supplié de faire leurs portraits (*retratos*), et ainsi s'est ouverte la voie qui facilita nos investigations. Il y avait onze curanderos à Mazatlán, dont quatre sont des femmes. Nous avons parlé à quatre curanderos hommes. Don Roberto et moi-même avons rendu visite à l'un des plus âgés, FRANCISCO POLICARPO, qui se reposait dans son hamac. Il ne savait pas l'espagnol et c'est par un interprète peu expérimenté que nous avons finalement appris qu'il avait renoncé depuis longtemps aux champignons, les remplaçant par un certain *bejuco*, une plante soit rampante, soit grimpante, peut-être le *ololiuqui*. Nous avons vu également le curandero qui, en janvier, s'était entretenu avec Irmgard JOHNSON de l'utilisation du champignon sacré chez les Mixe, découverte dans laquelle celle-ci a la priorité. Elle l'a connu sous le nom de FRANCISCO JOSÉ, et nous, sous celui de FRANCISCO CLAUDIO. Notre démarche a manqué son but par suite du caractère maussade d'Alvaro, le frère, qui nous servait d'interprète. Par contre, nous avons eu la bonne fortune de recevoir la visite d'un autre curandero, Manuel AGUSTIN, qui sollicita des traitements pour ses diverses indispositions : Walter était très versé en massages et en manipulations, et, soulageant les douleurs du vieil homme avec des analgésiques, ouvrait ainsi sa patience à toutes nos questions. Le *Vocal* de la ville, Felipe LUCIANO, citoyen influent, s'est également montré amical et persuada le curandero Timoteo QUIRINO de nous parler des champignons. En plus de ces informations locales, nous avons bénéficié d'une rencontre avec une délégation d'un autre village mixe dont nous parlerons plus loin.

Les champignons sacrés jouent chez les Mixe un rôle aussi important que chez les Mazatèques avec, à la fois, beaucoup de similitude et bien des différences importantes. Comme les Mazatèques, les Mixe parlent toujours de ces champignons par paires. Pour le terme « paire » ils emploient dans leur langage un mot emprunté à l'espagnol, *casada*, qui est invariable quant au nombre et qui chez les Mixe est employé seulement lorsque « paire » signifie un couple de sexes opposés. Il pourrait s'agir ici, à propos de ce culte en Amérique centrale, de réunir les champignons par couples sexuels. A l'appui de cet argument, nous mentionnerons brièvement un conte populaire de la ville de San Lucas Camotlán. Mais nous devons ajouter qu'en mazatèque le terme pour désigner une paire de champignons

est *nka*², qui apparemment ne désigne aucune association sexuelle. Il convient de rappeler qu'à Tenango del Valle la pratique consiste à prendre les champignons par paires, « un petit homme » (*hombrecito*) avec « une petite femme » (*mujercita*), chacun étant d'espèce différente (voir p. 82).

A Huautla, le *curandero*, lorsqu'il consommait les champignons, sectionnait d'un coup de dents le chapeau d'avec le stipe, sauf le bout inférieur de celui-ci, mâchant le tout complètement, puis l'avalant. Chez les Mixe, l'opération se réalise différemment. Les chapeaux sont séparés à la main des stipes, durs et fermement attachés aux premiers, les pieds déposés dans la *jícara* (calebasse) tandis que les chapeaux sont rapidement avalés sans être mastiqués, l'un après l'autre. Si les champignons restent sans effet, le suppliant adresse une prière aux stipes dans leur *jícara* et il mange davantage de chapeaux. Ensuite, la *jícara* avec ses pieds est placée auprès d'une croix et là, avec des égards respectueux, les stipes sont répandus comme une offrande, et on allume une chandelle (*vela*). Tous ceux qui nous ont livré ces informations ont insisté sur la séparation des chapeaux et des stipes et sur leur emploi séparé.

Les champignons ne poussent que pendant la saison des pluies, en juin et juillet, et ils ne peuvent être conservés à l'état sec que pendant quinze ou vingt jours. Leur utilisation se limite donc à une courte période. Nous sommes arrivés malheureusement avant les pluies, nous n'avons examiné aucun spécimen ni observé leur usage. On nous a dit que les champignons ne croissent pas dans les régions chaudes et basses. Le secret observé à leur sujet, si frappant à Huautla, est moins rigoureux à Mazatlán, probablement parce que cette population, très retirée, n'a jamais été sous le contrôle de l'autorité ecclésiastique. Il semblait n'y avoir aucune répugnance particulière à parler des champignons. D'autre part, ceux-ci sont consommés dans la vie privée, dans le silence de la nuit, si possible le calme absolu, habituellement avec deux personnes présentes seulement, dont l'une seule mange les champignons. Comme dans le pays mazatèque, nous n'avons trouvé chez les Mixe aucune trace d'agape en commun telle que les auteurs anciens en ont décrit.

A Huautla, le *curandero* absorbe les champignons en faveur de son client. Dans le pays mixe, le *curandero* ne consomme jamais les champignons, sauf s'il désire les consulter pour lui-même. C'est la personne malade qui les mange ou celle qui demande des nouvelles de parents absents ou encore quelque information dans la recherche de biens perdus ou volés. Chez les Mixe de Mazatlán, le champignon sacré n'a pas d'attributs hiératiques; il est séculier. Chacun sait comment utiliser les champignons, mais le *curandero* ne prend pas habituellement part à cette consommation.

Comme les Mazatèques, les Mixe ont un terme général qui embrasse toutes les espèces sacrées, mais à la différence de ceux-là, ils considèrent ces dernières comme une subdivision de l'ordre des champignons. Dans la langue mixe, les champignons s'appellent *muš* et le terme collectif pour tous les champignons sacrés est *na:šwin muš*, dont le premier mot veut dire le monde, l'univers, curieuse manière de s'exprimer : *na:š* signifie « sol » et *win* « œil ». « L'œil du sol », c'est l'univers pour les Mixe. (Ici et dans d'autres mots, le signe : précise que la voyelle précédente est longue.)

Manuel AGUSTIN nous a révélé un fait surprenant : le terme *na:šwin muš* a un synonyme : *tu:m'uk*. Notre interprète Felipe a changé ce mot en *tu:m'ungk*, ce qui a été confirmé plus tard par un nommé Gerómino ANTONIO. Tous connaissaient le terme et ont été d'accord sur son sens intime : « ce qui est né de lui-même », *lo que nace por sí mismo*. C'est un mot de même sens que nous retrouvons chez les Mazatèques où il devient *ši³tho³*.

Manuel et Timoteo sont tombés d'accord sur l'existence de trois champignons sacrés, et leurs descriptions correspondent également :

1. *pi:tpa*, « ressemble à un fil », environ la hauteur de deux doigts horizontaux, chapeau petit pour la hauteur, croissant à peu près n'importe où, souvent sur le côté des pistes de la montagne. Là où l'on trouve un exemplaire on pourrait en chercher davantage. Le dessus du chapeau est jaunâtre, le dessous noirâtre et sa forme hémisphérique. (Il s'agit du *Psilocybe mexicana* HEIM, d'après cet auteur.)
2. *atka:t*, « alcade » ou « maire »; comme le *pi:tpa* mais plus gros; hauteur de trois ou quatre doigts, avec un chapeau plus plat. (M. Roger HEIM s'est longuement étendu dans ce livre, p. 129, 169, sur la correspondance spécifique de cette dénomination qui semble, en fait, sous ce nom vernaculaire, confondre les *Psilocybe cordispora* HEIM et *Hoogshageni* HEIM.)
3. *kong* ou *kongk*, le « chef » ou « meneur », qui est le plus gros, environ huit doigts de hauteur, stipe 3/4 de centimètre de diamètre, le chapeau plus jaune que les autres. (C'est le *Psilocybe mixaeensis* HEIM.)

Ceux qui nous ont renseignés sont d'accord pour affirmer que les trois champignons diffèrent en tant qu'espèces et non seulement selon l'âge. Ils leur attribuent, mangés crus (frais ou secs), une odeur agréable de fleurs. Le goût ne ressemble à rien d'autre. L'un dit que dans la gorge on décèle une sensation d'eau gazeuse. Quant à la dose, chacun la mesure suivant sa tolérance au *mescal*. Les uns prennent six paires de *pi:tpa*, d'autres huit, dix et même douze paires; de trois à six paires de *atka:t*; de *kong*, si deux champignons sont disponibles, on absorbe la région marginale du chapeau, si l'on n'en possède qu'un seul, le chapeau entier.

N'importe qui peut récolter les champignons. En les découvrant, on peut adresser un remerciement à Dieu. Le soir de l'agape, à la tombée de la nuit, on les apporte à l'église dans unealebasse (*jícara*). Si l'église est fermée, on court à la recherche du *fiscal* ou majordome, et il l'ouvre pour vous. On place soi-même sur l'autel la *jícara* contenant les champignons et on brûle du copal ou de l'encens, ainsi qu'une ou trois chandelles. On invoque la bénédiction de Dieu, on demande la permission de consulter les champignons et on promet une aumône, de 1 à 2 pesos 1/2. Puis on porte les champignons à la maison, de préférence dans un lieu situé au bout de la ville, là où tout est calme. On place sur le sol laalebasse contenant les champignons, devant l'autel de famille, avec une chandelle allumée. Quelqu'un retourne alors à l'église avec l'aumône promise.

La personne qui mangera les champignons reste, pendant quatre jours, à la diète prescrite par le cérémonial. D'après Timoteo, durant ces quatre jours on ne doit absorber ni café, ni spiritueux et on ne doit manger ni gibier, ni œufs, ni rien de gras, ni viande de porc. Mais il est permis de consommer de la viande de bœuf, des fèves et du maïs (*tortilla* et *atole*) et du fromage. On ne doit pas avoir de rapports charnels pendant cette période. Le matin du jour fixé, on déjeune d'un quart de *tortilla*, d'un peu de maïs et d'une bouchée de fromage. A partir de ce moment, on jeûne, de sorte que les champignons sont livrés à un estomac vide (*barriga vacía*). Pendant les quatre jours qui suivent, la diète est encore observée. Une femme enceinte ne doit jamais utiliser les champignons, sinon elle deviendra folle-furieuse pour de bon, mais ceux-ci ne causent pas d'avortement. On nous a cité les cas de personnes devenues folles pour avoir enfreint les règles. Il en a été ainsi à Platanillo, en 1947, d'une femme qui, ayant consommé les champignons alors qu'elle se sentait malade, a cru, se sentant mieux, pouvoir manger du poulet. Elle erra longtemps dans la Mixería en délirant avant de disparaître dans les montagnes. Lorsqu'une femme enceinte a besoin de consulter les champignons, elle peut choisir par procuration une parente ou une amie les consommant pour elle.

Le lecteur remarquera que les Mixe ne font pas de distinction entre l'ancien culte du champignon divinatoire et celui du Dieu des chrétiens. A Mazatlán, les legs des païens et les legs des chrétiens — ces derniers d'innovation comparativement récente — semblent se mêler complètement à un point remarquable même pour l'Amérique latine. Il n'y a pas de curé résidant à Mazatlán et il est rare qu'un prêtre y vienne en visite. Le service du dimanche, très suivi, comporte des lectures faites par un chantre, tandis que les *curanderos*, hommes et femmes, à l'autel même, devant la Vierge de la Soledad, à l'attitude compatissante, se penchent sur les malades et les infirmes, interrompant leurs soins de prières et de gestes rituels, puis procédant à l'application d'œufs sur les organes douloureux, selon les rites païens d'une lointaine antiquité. Nous avons été témoins de tous ces faits.

Retournons maintenant à la cérémonie propre au champignon. La nuit règne et l'on espère que tout se déroulera dans le calme. Les chapeaux de champignons sont avalés rapidement l'un après l'autre, les stipes déposés dans la *jicara*, sur le sol, devant l'autel de famille, auprès d'une chandelle allumée, chacun accompagné de préférence par un parent ou un ami, qui le surveille et l'écoute, mais ne dit rien. Si les champignons se révèlent efficaces, le travail se fait rapidement en quinze ou trente minutes. Sinon, on peut adresser une supplication dont les stipes sont les objets, voire allumer trois chandelles au lieu d'une; alors peut-être se manifesteront-ils. Dans l'affirmative, on commence à converser, à poser des questions aux champignons, et ceux-ci répondent. On poursuivra ce dialogue jusqu'à ce que le coq chante. Toute l'expérience est *muy delicado* et ne saurait être considérée à la légère. Si par hasard quelqu'un vient à passer à proximité de la cérémonie, et qu'il en perçoive l'écho, il se retire silencieusement. Après la séance on se sent épuisé, faible, momentanément incapable de marcher; mais on se souvient de tout.

Lorsque les champignons ne se révèlent pas, il convient de chercher une ou deux explications. Peut-être cette carence est-elle due à quelque interruption insolite, quelque bruit excessif, le miaulement d'un chat, le braiment d'un âne, l'entrée impétueuse d'un enfant — cela peut suffire pour que les champignons se taisent. Si quelqu'un ayant consommé ceux-ci s'est exprimé péjorativement à leur sujet ou même a manifesté une pensée irrespectueuse à leur égard, l'expérience se révèle sans succès. S'il s'est rendu coupable d'un tel péché, les champignons lui font voir d'horribles visions telles que serpents, tigres ou autres. Mais quand tout s'est déroulé dans les meilleures conditions, celui qui mange les *teonanacátl* invoque d'abord saint Jean, le saint patron de Mazatlán, puis il dit le *Pater Noster*, le *Credo* et le *Confiteor*; alors les champignons commencent à parler; ils peuvent répondre non seulement aux questions posées, mais aussi à toute autre. Manuel se souvient de l'époque où les prières étaient dites intégralement en mixe, alors que maintenant elles sont prononcées en espagnol, même par des gens qui ne connaissent pas cette langue. Timoteo affirme que tout est en accord avec le décret de Dieu et du monde. Ici de nouveau apparaît le monde — *na:šwin*. Un homme vertueux peut avoir la bonne fortune d'entendre de la musique et de voir le ciel. Lorsque la nuit s'avance, les champignons dictent eux-mêmes le programme et signifient, par exemple, quel nombre de chandelles doivent être allumées.

Dans le pays mixe, le chapeau du champignon est appelé la « tête » — *kobahk* en dialecte de Mazatlán. *Kopk* en est le sommet. *Tek* désigne le stipe. La marge du chapeau est le '*ai*, « feuille ». Nous devons rappeler que dans le cas du *kong* parfois la marge seule est consommée; *pa:t* désigne les lamelles ou feuilletts. Que le lecteur veuille bien se souvenir que le chapeau s'appelle la « tête », comme chez les Mazatèques.

Au sud de Mazatlán, à dix heures de marche, se trouve le village mixe de Santa María Nativitas Coatlán. Un collègue de Walter, Searle HOOOSHAGEN, y travaille, et nous étions à peine à Mazatlán depuis quelques heures lorsqu'il vint nous rendre visite. A sa demande, deux jeunes gens mixe de Coatlán l'accompagnaient, Severiano SÁNCHEZ, 33 ans, et Cándido FAUSTINO, 25 ans, qui se révélèrent des informateurs de premier ordre, parlant espagnol et comprenant à quel but visaient nos questions. Ils décrivirent avec ardeur l'effet des champignons, la façon dont se comporte le consommateur, semblable à un homme ivre, comment il soutient les deux parties du dialogue, posant des questions aux champignons et traduisant ensuite leurs réponses, et cela pendant des heures, en la présence d'un parent ou d'un ami. Ils connaissaient également les *pi:tpa*, les *aka:t* et les *kong*. En ce qui concerne la première espèce, la dose à Coatlán est significative : pour les enfants, 6 paires, pour les adultes, 9 paires ou, si cela n'est pas suffisant, 13 paires, ou au maximum 18 paires. La dose saute ainsi de 6 à 9, à 13, à 18. Selon la croyance indigène, le monde ou l'univers — *na:šwin* — est servi par 9 servantes mineures et par 13 servantes majeures. Les 9 paires et les 13 paires de champignons représentent les servantes mineures et majeures. Le terme pour servante est *tungmi:tpa*. Est-ce par une coïncidence que le calendrier mixe comporte 18 mois et la semaine mixe 13 jours, chacun portant un nom? De nombreux autres calendriers indigènes en Amérique centrale divisent de même l'année en 18 mois et la semaine en 13 jours. Le docteur Stephen BORHEGYI, l'ethnologue, fait encore une autre observation : dans la cosmologie des Mayas, il y avait neuf dieux du monde souterrain et treize dieux du ciel. Ne s'agit-il pas des servantes mineures et majeures du monde des Mixe? S'il en est ainsi, nous découvrons là une correspondance culturelle significative entre les Mixe et les Mayas.

Cándido et Severiano nous contèrent une histoire extraordinaire qui s'applique au récent développement de l'emploi des champignons divinatoires dans leur ville de Coatlán. Ces jeunes gens, qui sont cousins, ont un oncle, Feliciano FAUSTINO. Autrefois, seuls les *curanderos* connaissaient les secrets des champignons, mais cette tradition changea en 1943 quand Don Feliciano prit en main un *curandero* fameux de la ville voisine, Santa Margarita Huitepec; il s'appelait *Pe:t Mu:nt*. (Pedro MUNDO en espagnol, *Mundo* traduisant le mot mixe *na:šwin*.) Certain jour, à 3 heures de l'après-midi environ, Don Feliciano, avec l'aide du mescal, mit Pedro MUNDO dans un tel état qu'il dévoila tous les secrets des champignons et, incontinent, tout Coatlán apprit l'histoire. A partir de ce jour, l'emploi des champignons divinatoires devint général à Coatlán, chacun invoquant l'aide des *na:šwin muš* lorsqu'ils sont utiles et nécessaires. Don Feliciano et Pedro MUNDO sont toujours en vie et pourront vous redire cette histoire. (Nous ne mettons pas en doute la bonne foi de nos informateurs, quoique nous suggérons que leur histoire est un mythe destiné à expliquer la possession séculaire des saints mystères.)

Longtemps avant d'avoir entendu parler du culte du champignon et de nous-mêmes, Walter MILLER habitait la ville mixe de Camotlán, à vingt heures de marche à l'ouest de Mazatlán (1). Là il avait consigné par écrit les contes populaires qu'il entendait de la bouche

(1) Walter MILLER nous a fourni l'information suivante qui, bien qu'énigmatique, se rapporte à notre sujet. Exactement à l'est de Camotlán, dans le Llano, existe une colline (*Kopk*) que les gens appellent *mušut Kopk*. Personne ne se souvient de l'origine de la première partie de ce nom, mais cela pourrait être *mušhut*, la caverne du champignon. Dans cette colline, existe effectivement une caverne que les villageois appellent *mušut hut*. Il se peut que cette petite montagne ait tiré son nom de « la caverne du champignon » et que, longtemps après, alors que l'origine du terme était oubliée, la caverne à son tour ait pris le nom de la colline. Tout au fond de cette cavité, le sol est jonché de fragments de poteries anciennes et d'autres objets; mais on n'y découvre aucune représentation fongique. Un informateur local a signalé à M. MILLER qu'au sommet de la colline on peut remarquer une pierre dont la forme est celle d'un gigantesque fuseau en spirale, *malacate*.

même des Mixe et, au cours de ce travail, il apprit des histoires sur d'étranges champignons, les uns doués du pouvoir de guérir, d'autres divinatoires et d'autres encore susceptibles de conduire les gens à la folie pour de bon. Voici ce qu'il a entendu :

Il y a des espèces variées de champignons. L'une d'elles a été utilisée comme médicament, dit José TRINIDAD. Son propre neveu, Alefonsa, souffrait depuis cinq ans d'une maladie inconnue. Il ne pouvait pas marcher, et ne se déplaçait, à l'aide d'un tabouret, qu'assis dans le patio où il glissait de place en place. On lui fit manger l'une des espèces de champignons, qui l'a guéri, et il se remit à marcher comme auparavant.

José précise qu'il existe un champignon d'une autre espèce dont on dit qu'il provoque un songe d'un mode particulier, au cours duquel deux esprits (*duendes*) apparaissent au consommateur, l'un masculin, l'autre féminin. Ces esprits parlent avec lui, répondent aux questions qu'il pose. Ils peuvent indiquer ainsi où retrouver des objets perdus, nommer un voleur, faire connaître le lieu des objets dérobés. Si vous projetez de faire une excursion, ils vous diront par le détail les plaisirs que vous procurera ce déplacement. Cerilo de Santa Margarita HUIITEPEC a consommé ces champignons à plusieurs reprises. La première fois sans résultat. Cerilo a un fils, Delfino. Sur le point d'absorber les champignons, il fut pris de peur et il pria Delfino de veiller sur lui. Après l'absorption des champignons, les esprits apparurent. Il leur parla, les interrogea au sujet d'un voyage qu'il allait entreprendre, car il avait cinq ânes et il était prêt à partir pour l'Isthme avec son fils. Les esprits lui conseillèrent de n'en rien faire, car les ânes mourraient tous. Ils parlèrent ensuite de différentes choses, puis les esprits dirent : « Nous devons partir, car le coq va chanter. » Ils disparurent et Cerilo s'éveilla. Il demanda aussitôt à Delfino si le coq avait chanté, ce que lui confirma son fils. Mais ne croyant point à l'avertissement des esprits, il partit. Et comme ceux-ci le lui avaient annoncé, les cinq ânes périrent au cours du déplacement.

Une femme de Camotlán, appelée Rosa, d'une famille de Zapatepec qui s'était fixée à Camotlán, utilisait aussi les champignons. Plus tard, elle vécut maritalement avec son propre père, qui mourut finalement à Huitepec. Donc, Rosa se livra à la pratique des champignons et commença par annoncer aux villageois la fin du monde, puis à prétendre qu'elle était la mère de la Vierge. Elle finit par décevoir notablement la population. Beaucoup de gens se rendaient chaque jour chez elle, gémissant et pleurant sur leurs péchés. De jeunes hommes qui avaient fréquenté l'école mirent au courant de cette affaire les autorités de la ville afin qu'on la frappe d'emprisonnement si elle ne cessait pas ses pratiques. Celles-là la menacèrent de l'expulser si elle continuait à consommer ces champignons. Car les gens lui faisaient des offrandes et lui demandaient de prier pour eux. Ceci se passait en 1945. Elle arrête alors son manège, mais semblait avoir perdu la tête et errait dans les bois. Elle mourut quelques années plus tard.

6. PARMI LES ZAPOTÈQUES DE LA SIERRA COSTERA

(Pl. VIII)

Le premier rapport sur la survivance de l'emploi des champignons divinatoires chez les Indiens zapotèques se trouve dans un mémorandum écrit par le docteur Blas Pablo REKO et tombé aux mains de Robert J. WEITLANER. Dans ce document, REKO signale qu'en 1953 il avait trouvé les champignons au nord de la grande route panaméricaine, tout près du pays mixe.

En 1949, le docteur Pedro CARRASCO, le remarquable ethnologue mexicain, a visité de nombreux villages de la sierra littorale de l'Oaxaca du Sud, région presque inconnue des voyageurs. Il a donné une relation de son voyage dans un article du volume jubilaire, dédié au docteur Alfonso CASO et publié en 1951. Dans ces pages, il remarque que les villageois utilisent encore les champignons sacrés aussi bien que d'autres substances hallucinogènes. L'un des buts de notre expédition de l'année 1955 était de répéter la visite du docteur CARRASCO et d'étendre ses observations. Nous avons engagé à nouveau comme guide notre ami du voyage au pays mixe, Francisco ORTEGA, connu sous le nom de Chico. A notre demande, il fit une rapide excursion dans la région au début du mois de juin afin de se rendre compte si elle était accessible pendant la saison des pluies. Il a noté à son retour que le voyage était praticable, mais que les villageois, soupçonneux à l'égard des étrangers, se montraient inhospitaliers, que nous ne devions pas entreprendre ce déplacement sans lettres de recommandation auprès des autorités locales, du gouverneur de l'État et du commandant général de la zone militaire.

Munis de ces pièces, nous sommes partis pour la cité d'Oaxaca, le vendredi matin 15 juillet. Notre groupe se composait, en plus de Chico, de notre vieil ami et mentor Robert J. WEITLANER, du professeur E. BRUNSON, du East Los Angeles Junior College, et de moi-même. Dans l'après-midi du lendemain, nous atteignîmes la ville de San Agustín Loxicha (1), un groupe de maisons sur la crête d'une montagne de quelque 1 700 mètres d'altitude, qui, tournée vers le sud, au-dessus de rudes et verdoyantes terres, regarde vers l'océan Pacifique à quinze ou vingt kilomètres de là. La ville est presque exactement au sud d'Oaxaca, à 160 km environ par la route et par la piste. Pendant la saison des pluies, les matinées sont généralement claires et brillantes, si claires même que le ressac peut être découvert dans le lointain. Mais bientôt les nuages venus de l'Océan ne tardent pas à se déverser en pluie torrentielle qui dure des heures. La ville est idyllique dans sa séduisante beauté et presque toutes ses maisons de briques cuites au soleil, avec leurs toits de chaume ou leurs bardeaux de fabrication indigène, sont admirablement exposées et lavées par la pluie; l'air est transparent au premier soleil, et toute la communauté étincelle sur ce vaste amphithéâtre de montagnes dominant l'océan Pacifique. Nous sommes arrivés au moment où le *floripundio* — arbre magnifique paré de fleurs en forme de trompettes d'une blancheur éblouissante — était en pleine floraison. C'est la trompette des anges de la Floride, le *Datura suaveolens* des botanistes.

La population de cette région est zapotèque et parle l'un des nombreux dialectes de cette langue. Mais ceux-ci diffèrent beaucoup les uns des autres : Chico, habitué aux dialectes de l'Isthme et de la Vallée, ne pouvait soutenir le parler de San Agustín.

Au mois de juin, Chico était entré en contact avec un chef de village de San Agustín, Ismael Jiménez REYES, marchand et producteur de café, qui avait promis à notre guide la coopération d'un de ses *compadre, curandero* de premier ordre, Aristeo MATÍAS. Nous avons rendu tout de suite visite à Ismael. S'exprimant couramment en espagnol, il nous dit n'avoir jamais recours lui-même aux champignons, mais il les connaissait par ouï-dire. Effectivement, ce qu'il nous a communiqué correspondait à bien des informations réunies dans les pays mixe et mazatèque, et également à la lettre de Miss PIKE et aux relations des auteurs

(1) C'est une des neuf villes ou établissements de la région dont le nom est accompagné de *Loxicha*; les autres étant Santa Catarina, San Bartolo, Magdalena, San Francisco, Buena Vista, Candelaria, Santa Marta et San Baltásar. Les spécialistes ne semblent pas avoir trouvé l'étymologie de *Loxicha*, où l'*x* a la valeur phonétique de l'*s*.

anciens. Comme nos amis mixe, il affirme que si un chien aboie ou si un coq chante à proximité, il n'y a rien à attendre d'une veillée de champignons ainsi interrompue, ajoutant qu'une certaine espèce de champignon peut provoquer, chez celui qui le consomme, un rire immodéré, *la pura risa*, ce qui nous a rappelé la citation de FRANCISCO HERNÁNDEZ, le botaniste du xvi^e siècle. Plus tard, Don Aristeo rectifia : « Il n'y a pas, expliqua-t-il, une telle espèce douée de cette propriété, mais bien plusieurs champignons divinatoires qui peuvent également déterminer cet effet chez les individus débiles ou peureux. » Ismael nous a conté une histoire qui nous a rappelé un passage d'une lettre de Miss PIKE. Dans sa ferme, il avait un domestique, un *mozo*, qui tomba malade. « Ils ne pourront jamais me guérir avec un médicament », déclara ce dernier, « je vais chercher un champignon ». Ce qu'il fit; puis il ajouta : « Abandonnez tout espoir, je vais mourir. » Toujours possédé par le champignon, il poursuivit : « Je ne vivrai plus longtemps. Ils sont déjà venus, ont pris soin de moi et ils vont m'emporter. » Peu après, il mourut. On peut donc dire que sous le pouvoir des champignons, il entrevoyait comment son âme allait être arrachée de son corps. Elle était déjà dans l'autre monde » (1).

Cet épisode, que nous raconta Ismael avec une simplicité touchante, sert à illustrer un fait que soutient notre témoignage sur l'usage des champignons divinatoires en Amérique centrale. Les champignons jouent un rôle essentiel en médecine populaire parmi les diverses cultures archaïques où ils sont utilisés, mais, dans la pensée des indigènes, jamais comme agents thérapeutiques. Les Indiens s'en servent pour leur diagnostic et leur pronostic. On attend des champignons qu'ils révèlent la cause, la nature et l'évolution de la maladie et, si le cas n'est pas désespéré, ce qu'il convient de faire pour que le patient guérisse. Sous l'empire des champignons, le *mozo* de cette histoire se voyait mourir et il acceptait le verdict de la mort. (D'après les données de la médecine moderne, les champignons produisent probablement une puissante psychotharsis avec des conséquences somatiques.)

Aristeo MATÍAS, le *curandero*, travaillait dans ses terres lorsque nous arrivâmes à San Agustín. Ismael le fit chercher par son gendre, Pedro GARCÍA, d'abord à un rancho à trois heures de là, puis, ne le trouvant pas, à un autre rancho haut situé parmi les montagnes, dans une direction différente, et également très éloigné. Ils arrivèrent enfin à San Agustín le dimanche soir et nous rejoignirent alors que nous nous entassions dans la petite boutique d'Ismael. Don Aristeo avait un aspect extraordinaire : homme de petite taille, pesant sans aucun doute moins de 50 kilos, d'une cinquantaine d'années, avec un petit visage expressif et presque sans dents. Il ne connaissait pour ainsi dire rien de la langue espagnole et, durant les longues heures que nous avons passées avec lui pendant la semaine suivante, c'est grâce à nos interprètes Ismael, Pedro et son propre fils Serafín que nous pûmes échanger nos propos. Don Aristeo était un informateur de valeur dans ce sens qu'il était d'un monde peu touché par les influences extérieures, mais ses réponses restaient lentes et il lui était difficile de saisir le but précis de nos questions. Aussi fallait-il souvent s'armer de patience pour arriver à rejoindre sa pensée.

Nous avons expliqué à Don Aristeo que nous venions de loin pour apprendre les secrets des champignons sacrés dans l'espoir de comprendre la signification même de sa profession,

(1) Voici les paroles d'Ismael : « *Tuve una vez un mozo en la ranchería, y se enfermó.* » « *No me curan con la medicina* », me dijo. « *Me voy a tomar un hongro.* » Tomó. Entonces me dijo : « *Pierde la esperanza. Yo me voy a morir.* » Y murió. Antes de morir dijo « *yo ya no vivo* », y después, « *Ya vinieron y me agarraron y me llevaron.* » « *Le habían ya sacado el alma. El alma ya estaba en el otro mundo.* »

et nous lui avons demandé également des nouvelles de mon fils Pierre. Tout cela lui sembla raisonnable, mais les Zapotèques sont connus pour être très intéressés, et le lendemain, avant d'aller à son travail, Don Aristeo nous fit savoir par Ismael qu'il nous aiderait pour la somme de 1 000 pesos. Après plusieurs échanges de vues par l'intermédiaire d'Ismael et Chico, nous nous sommes finalement entendus sur le chiffre de 500 pesos, soit environ 40 dollars. Quelle différence avec la noblesse de Cayetano et de Guadalupe en pays mazatèque! Mais dès que nous eûmes donné notre accord sur le prix, Don Aristeo tint parole et quelques jours plus tard, à la veille de notre départ, nous fîmes de même en le payant, ainsi que nos interprètes, selon des formes solennelles, à la lumière d'une chandelle, dans la boutique d'Ismael.

Le *curandero* de San Agustín est appelé *mènjak* (1), « celui qui sait », exactement le même sens qu'en pays mazatèque. Le terme *mènjak* conserve sa signification littérale de sorte qu'à sa place, dans le contexte approprié, on utilise le mot *sanjak*, « l'homme qui sait ». En parlant espagnol, Ismael traduisait les mots zapotèques par *sabio*, « l'homme sage », plutôt que par *curandero*. Don Aristeo nous dit que son père, qui lui avait donné les champignons pour la première fois à l'âge de 12 ans, a été un *mènjak*, et le père de son père avant lui. Mais son fils Serafin montrait peu de dispositions. L'alcool est sa perte. Il dit encore que les femmes sont aussi capables que les hommes d'exercer la profession et peut-être même plus, parce qu'elles ne s'adonnent pas à l'alcool; il en cita une dans le village, Ebrígida SANTIAGO, pour appuyer son propos. La femme qui embrasse cet état est une *ngol'njak*. Don Aristeo a ajouté qu'un débutant doit absorber plusieurs fois les champignons avant de pouvoir se mesurer avec eux comme *mènjak*. « Lorsqu'on prend le champignon pour la première fois, le champignon s'introduit lui-même chez le novice, *Así me llamo yo* (c'est ainsi qu'on m'appelle). (Noter le parallèle avec Exode 3,14.) Puis des choses terribles surviennent, mais il ne faut pas s'effrayer. violemment entraîné vers la mer, on y est plongé, on est élevé au ciel, là où est Jésus-Christ, puis emmené en enfer où sont les criminels. On voit le monde entier gisant au milieu de l'Océan. Au deuxième essai, on est jeté dans celui-ci, mais il ne faut pas avoir peur. On voit alors deux femmes et deux hommes en train de recueillir le sang dans lequel le Christ est né (*sic*). Au troisième essai, tout change, on se sent fort et les voix commencent à venir. Puis au quatrième essai, on arrive là où sont la Vierge Marie et le Seigneur Jésus-Christ, et alors ils expliquent bien les choses. Tous les esprits viennent alors et on est *mènjak*. A partir de ce moment, le champignon vous enseigne toutes choses. »

Don Aristeo nous a informé que tous les *curanderos* de la région se connaissent, que parmi eux trois sont âgés, et qu'il est un de ceux-ci. Les trois tiennent conseil de temps en temps lorsque des questions de quelque importance se posent et, dans les cas difficiles, l'un d'eux en appelle un autre qui prend les champignons et concourt ainsi à découvrir la solution du problème. Pendant quatre jours avant de consommer les champignons, le *mènjak* doit s'abstenir d'alcool, même de bière, et également de relations sexuelles. Mais on peut absorber n'importe quelle nourriture et fumer du tabac. Cette période de quatre jours est appelée une *noven*, adaptée de l'espagnol *novena*, et on compte en remontant en arrière depuis la fin de la séance. Si celle-ci finit un vendredi à l'aube, vendredi, jeudi, mercredi et mardi sont les quatre jours, et on observe ainsi la diète dès le mardi à midi.

(1) En zapotèque, il y a trois tons : haut, indiqué par ' , bas par ' , moyen sans accent. Dans notre orthographe, *j* est comme dans le mot anglais *judge*. Un synonyme pour *mènjak* est *ngue'dz*, l'apostrophe, ici comme ailleurs, représentant la pause glottique.

Dans la langue zapotèque, à San Agustín, le mot *mbey*, qui semble être le terme de base dans tous les idiomes zapotèques, s'applique aux champignons en général. Ce nom subsiste pour désigner les espèces sacrées, mais cette qualité est exprimée dans une certaine mesure par *mbèydó'*, expression collective qui signifie fournée ou lot ou mets de champignons sacrés. Ce mot n'est jamais employé pour des champignons n'ayant pas cette propriété. Le chapeau du champignon est le *yek*, « tête », comme dans les pays mixe et mazatèque. Le stipe est « la jambe » et les lamelles sont « l'intérieur » du champignon.

Don Aristeo emploie quatre espèces de champignons dans des buts divinatoires. Il y a d'abord le *piule de churís*, *churís* signifiant « les petits ». Le mot *piule* est largement répandu au Mexique dans le vocabulaire propre aux substances hallucinogènes, mais ni son étymologie, ni sa signification ne semblent avoir servi de sujet d'étude. (Une question se pose : *piule* est-il dérivé de *peyotl*?) Le *piule de churís* croît dans les pâturages et dans les champs cultivés. Don Aristeo nous en a donné des exemplaires. C'est le *Psilocybe mexicana* HEIM, celui qui a constitué le meilleur matériel vivant qui ait servi au professeur R. HEIM pour ses études d'ordre cultural, mycologique et chimique.

La deuxième et la troisième espèce s'appellent toute deux *piule de barda* (*barda* = épine), la couronne d'épines du Christ. L'une de ces espèces pousse dans des mottes de terre à proximité mais non dans des terrains marécageux; elle est noire et ce sombre pigment teinte la terre et les plantes qui l'environnent. Elle est abondante, et Don Aristeo en avait récolté récemment une ample provision qu'il a fait sécher au soleil. L'autre espèce est beaucoup plus grande et atteint 15 à 17,5 cm. Elle pousse dans les eaux basses de terres marécageuses, isolément, et elle est beaucoup plus pénible à récolter en quantité. La surface supérieure du chapeau est le plus souvent d'un jaune brillant, mais les lamelles et le stipe sont de coloration foncée. Pour distinguer cette espèce de la première, on l'appelle en espagnol le *grandote*, gros gars. On dit qu'il apparaît le jour de la Saint-Antoine, le 13 juin. C'est le *Psilocybe Zapotecorum* HEIM. Au pays zapotèque, les terrains marécageux sont considérés comme sacrés et ces deux espèces de champignons sont liées à celles des terres marécageuses qui possèdent cette même réputation. On nous a dit que dans les marais vivait un grand serpent ou *culebra* (*mjà'mdo'*, en zapotèque). J'ai demandé à quoi il ressemblait; on m'a répondu que nul ne l'avait jamais vu. En Amérique centrale, la croyance à ces reptiles déités subsiste de nos jours.

La quatrième espèce de champignons divinatoires, dont nous n'avons pas vu de spécimen, est le *ndotàn de venado*, le « Seigneur du Cerf ». Tandis que toutes les trois autres espèces peuvent se substituer l'une à l'autre dans n'importe quel but, cette dernière vient spécialement en aide à la chasse, parce que les hallucinations qu'elle provoque permettent de préciser les lieux où se trouvent les animaux dans un vaste rayon, gardés par le *Dueño de Todos los Animales*, « le Seigneur de tous les Animaux », autre survivance des divinités précolombiennes de l'Amérique centrale. D'après Don Aristeo, ce champignon mesure quelque 13 centimètres de large, il est de couleur jaune au-dessus et au-dessous, et croît dans la terre ferme, auprès des fossés, en bordure des routes, de préférence dans des terrains bas.

Don Aristeo disait que les champignons divinatoires ont des effets pareillement puissants, secs comme frais, et qu'ils se conservent pendant des mois. Quand il n'y a pas de champignons, le *mènjak* les remplace par l'une ou l'autre de deux sortes de grains et le terme *mbèydó'* embrasse par extension une dose de semences divinatoires, tout comme s'ils étaient des *mbey* ou champignons. Cet usage indique que dans la pensée de ces Zapotèques le rôle

de ces végétaux hallucinogènes est secondaire. A San Agustín aussi bien qu'en pays mazatèque il semble qu'on ait recours aux grains et aux feuilles uniquement lorsqu'on ne peut pas disposer des espèces cryptogamiques. Chez les Zapotèques de San Agustín, les deux sortes de grains sont appelées *piule* jaunâtre et *piule* noir, *mèn nàgádz* and *mèn nàgàt*; en espagnol, « le mâle et la jeune dame », *el macho* et *la Señorita*. Nous avons rapporté de notre voyage des graines et des feuilles de la deuxième espèce et elles ont été identifiées plus tard par Joseph MONACHINO, du New York Botanical Garden, comme *ololiuqui*, la fameuse plante hallucinogène des Aztèques, connue des botanistes sous l'appellation de *Rivea corymbosa*.

Au début de notre visite, nous avons demandé à Don Aristeo de nous accorder une séance avec les champignons, ce qu'il accepta de faire dans la nuit du jeudi 21 juillet. Comme il convenait, Don Roberto alla le voir dans l'après-midi du même jour et il le trouva occupé à disposer cinquante et un grains de blé en petits tas et à les jeter et rejeter, afin d'apprendre si nous lui porterions chance durant la nuit prochaine.

Nous sommes arrivés chez Don Aristeo avant 9 heures du soir. Nous étions huit personnes présentes : notre *mènjak*, Don Roberto, Howard BRUNSON, Chico et moi, Ismael, Serafin et Pedro. La maison se trouve dans un faubourg de la ville, au versant de la montagne, bien retirée. C'est une construction typique de briques crues, à une seule chambre, au toit de chaume, sans fenêtre, avec une porte au milieu du plus long côté. Il y avait une table à droite en entrant, et un feu de bois était allumé au centre d'un cercle de pierres, devant la table. La place de Don Aristeo était auprès du feu où il se tenait, alternativement étendu et assis sur une *petate* couverte de sacs. Quelques-uns d'entre nous pouvaient s'asseoir sur un banc qui se trouvait là, les autres étaient allongés à leur guise sur des *petates*. Les braises du feu et une chandelle constituaient notre seul éclairage.

Le programme se poursuivait lentement. Don Aristeo pria enfin à voix basse, puis déroula un papier d'emballage dans lequel se trouvait une ample provision de *piule de barda*.

Il en sortit les champignons paire par paire, rinça avec soin chacune d'elles dans un bol d'eau tout en priant. Après avoir lavé un nombre suffisant de spécimens, il enveloppa le reste dans le papier, répandit l'eau sur le sol puis, paire par paire, sortit les champignons du deuxième bol où il les avait déposés au fur et à mesure qu'il les lavait, sépara les stipes des chapeaux, plaça ceux-ci dans le bol vide et tint les pieds dans sa main. A notre grande surprise, il sépara les chapeaux de vingt-cinq paires de champignons. Il nous expliqua qu'on ne mange jamais les pieds : on les met respectueusement de côté et, le jour suivant, on les éparpille hors des voies battues.

Peu après 9 heures, assis sur le sac, retirant du bol par grosses poignées les champignons, il commença à mastiquer ceux-ci, ensuite à avaler lentement leurs chapeaux. A 9 h 35, il avait fini. Il s'étendit un moment, la tête appuyée sur une couverture enroulée. Puis il s'assit, alluma une cigarette et engagea une conversation. Vers 10 heures, il se mit à murmurer; les sons devinrent musicaux, puis ce fut un chant. Il était couché sur son coude droit et de son bras gauche simulait le geste de balayer. Il demanda quelle était notre religion et nous pensâmes bien faire en nous disant catholiques. Puis il dit en zapotèque que notre fils Pierre était vivant et désirait revenir auprès de nous; il ajouta que nous devrions adresser des prières à saint Augustin, à la Sainte Vierge et à saint Joseph, brûler un cierge à Oaxaca devant la Vierge de la Solitude, et faire ensuite un pèlerinage à la Vierge de Guadalupe. Il

dit encore que Pierre se trouvait à Vera Cruz, plongé dans la tristesse, vivant une vie cachée, se déroband dans des chemins écartés et aspirant à retrouver sa famille. (Nul n'avait songé à lui dire que Pierre était en réalité aux armées à Okinawa.) Peu avant 11 heures, notre *mènjak* consumma les chapeaux de cinq paires supplémentaires de champignons. Son chant, en zapotèque, était lent et faible, mais j'avais l'impression qu'il était semblable à celui exécuté avec une magistrale autorité par la Señora au pays mazatèque. Don Aristeo nous rappela que notre principale préoccupation en le consultant était d'apprendre comment utiliser les champignons et devenir un *mènjak* et, de notre côté, nous ne l'avons pas détrompé.

Nous savions que Don Aristeo ne nous offrirait pas de champignons, car il nous avait prévenus que seul le *mènjak* les mangeait. Comme cette longue nuit commençait à nous peser, Don Roberto tenta une diversion. Il commença par poser des questions concernant l'ethnologie à notre *mènjak*, telles que les idées des Zapotèques sur les points cardinaux. Don Aristeo était beaucoup plus perméable qu'il n'avait été auparavant, et il apparaissait possible que les champignons offrissent une clef pour des choses dont on ne se souvient qu'à demi, une clef qui pourrait être utilisée dans des questions d'ethnologie. Mais dans l'ensemble, il faut admettre que la performance de Don Aristeo traînait, que sa vitalité paraissait lente et que nous étions alourdis de sommeil. A 1 heure, il nous assura que nous pouvions nous retirer. Sans doute considérait-il que cette soirée était un insuccès : la quantité initiale de champignons qu'il avait absorbée était anormalement grande et il l'a fait suivre d'une dose supplémentaire, de sorte que la réponse n'était pas à son goût. Toutefois, nous avons été très satisfaits du témoignage qu'il nous a donné sur le culte du champignon au pays zapotèque, la quatrième région culturelle de l'Amérique centrale où nous avons appris que ces pratiques survivent.

Mais nous n'avions pas fini avec Don Aristeo. Au cours de nos entretiens, il nous avait fait une révélation tellement saisissante, tellement énigmatique dans ses inductions, que nous en avons réservé la discussion pour la fin.

Deux de nos anciens écrivains espagnols ont écrit sur les observances religieuses qui accompagnaient la récolte des champignons sacrés. Le botaniste FRANCISCO HERNÁNDEZ parlait au XVI^e siècle de la longue veille nocturne, imposante et terrifiante, qui accompagnait la recherche des champignons. Un demi-siècle plus tard, Jacinto de la SERNA disait que le prêtre passait toute la nuit en prières et en supplications avant de sortir, au petit jour, à la recherche des champignons. Nos informateurs des régions mixte et mazatèque ignoraient ces pratiques religieuses, mais Don Aristeo les connaissait.

Notre *mènjak* nous confia que lorsqu'il récoltait les champignons sacrés, il se signait, baisait les champignons à sept reprises et prononçait en espagnol ou en latin (appris par routine probablement) cinq *Pater Noster*, sept *Ave Maria*, cinq *Credo* et sept *Salve Reina Madre*. Il plaçait les champignons devant l'image de la Vierge de Guadalupe, dans sa maison, et pendant les quatre jours d'observance répétait quotidiennement les prières et se lavait, d'après le cérémonial, le visage, les mains et les pieds. Ainsi dans le monde de Don Aristeo, les pratiques précolombiennes enregistrées par les anciens auteurs espagnols réapparaissent, mais teintées de christianisme.

Lorsqu'on consomme les champignons de la quatrième classe, les « champignons des chasseurs », immédiatement après les avoir absorbés, le *mènjak* place cinq chandelles allumées sur le sol, une à chaque angle d'un carré et la cinquième au centre. Le champignon indique au

mènjak l'emplacement à choisir dans ce but et l'on dépose également des fleurs et du feuillage parmi les chandelles. La manière de disposer ces dernières au nombre de cinq représente clairement les cinq points cardinaux du monde des Indiens — le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest et le Zénith — et ils sont la boussole du *mènjak* pour découvrir la direction du cerf. Le *mènjak* adresse alors une invocation aux cinq divinités : au *mdído'* ou « Éclair de la Foudre », au *mdídà'* ou Notre-Seigneur, au Divin Pasteur, au Divin Chasseur et à San Pedro Chapa à l'église de San Pablo Mitla. Deux seulement de ces cinq divinités ont un aspect chrétien. (Le Divin Pasteur appartient au panthéon de l'Amérique centrale.) Nous découvrons ici la première association, en Amérique latine, du champignon sacré avec la foudre, *el rayo*.

Il y a un troisième rite. Quatre jours après la récolte de champignons sacrés, le *mènjak* retourne à l'emplacement où il les a trouvés, et, avec des chandelles et des fleurs, il adresse des supplications en vue d'une plus grande production de champignons l'année suivante. Il présente ses prières aux cinq divinités :

- 1) la Terre;
- 2) Dieu le Père Très Saint;
- 3) la Trinité;
- 4) le Grand Éclair de la Foudre qui fait naître (crió) le *piule* (*mdi'ndó' p'se' biul*), et
- 5) le Grand Éclair de la Foudre qui met du sang dans le *piule* (*mdi'ndó' blò ren biul*). En espagnol : *El gran rayo que le echó sangre al piule*.

La deuxième et la troisième divinité sont, évidemment, des interpolations chrétiennes. En les omettant, nous avons retenu une explication religieuse, entièrement précolombienne, de la génération des champignons sacrés; elle concerne l'union de l'éclair lancé par la foudre avec la terre, mère nourricière. Comme l'a exprimé Don Aristeo : *el rayo es la fuerza de la tierra*, « l'éclair de la foudre est la force de la terre. »

7. LE PAYS CHATINO

(Pl. V)

Nous sommes allés voir la tribu chatino en 1956, du 28 juillet au 7 août. Notre groupe comprenait Roger HEIM, Guy STRESSER-PÉAN et moi-même, comme hôtes de Bill UPSON, missionnaire protestant habitant le village de Yaitépec, à quelques heures de Juquila. On rend rarement visite aux Chatinos, et la plupart ne parlent que leur langue. Nous avons retrouvé l'usage des champignons sacrés fermement établi dans la communauté. Les gens en parlent objectivement et aisément. Nous avons assisté à un rite par dérision, pratiqué à notre intention un après-midi chez un certain Tío José BALTASAR, dont l'objet était la guérison d'un enfant maladif (Pl. 000, fig. 000). Tío José était un *curandero*, une « personne sacrée » ou *ne³ jo³ o³* en langage chatino.

Le champignon est appelé en chatino *cui³ ya²*, et les trois espèces utilisées à Yaitépec sont :

cui³ ya² io³ o³ ki³ — *Psilocybe mexicana* HEIM (littéralement « champignon sacré du *zacatal* » ou pâturage);

cui³ya² jo³o³ tnu³ — *Psilocybe Zapotecorum* HEIM (« grand champignon saint »);

cui³ya² jo³o³ su⁴ — *Psilocybe caerulescens* MURRILL var. *nigripes* HEIM (« champignon de la Raison Supérieure », l'élément final *su⁴* étant le mot espagnol *razon* adopté dans le langage chatino, un *r* muet le précédant).

Les champignons sont comptés par paires ou *casados*, « couples mariés ».

8. LA CHINANTLA

Les Chinantèques semblent, en général, ne pas connaître les champignons. Mais Robert WEITLANER a découvert plusieurs villages où ils sont en usage et, en 1957, nous avons suivi cette localisation de près. Notre groupe comportait Roberto ESCALANTE, un jeune Mexicain anthropologiste, Oakes PLIMPTON, de New York, et moi-même. Nous avons traversé le pays avec nos montures jusqu'au village chinantèque de San Pedro Sochiapan où nous avons appris que deux espèces servent aux *curanderos*, mais que la coutume y est en voie de disparition. Nous nous sommes rendus au village de Quetzalapa, et là, notre informateur, Gaston PEYRON, nous en confirma l'usage. Il n'y avait pas de champignons à notre disposition. Le *Psilocybe mexicana* HEIM semblait répondre à la description d'une espèce. L'autre, à en juger par le renseignement qui nous a été donné, est sans aucun doute le *Dictyophora phalloidea* DESVAUX, Phalloïdée fétide enfermée dans un voile, commune à toutes les régions tropicales. Comme pour l'*hombrecito* (*Cordyceps capitata*) à Tenango, l'étrangeté de sa forme (il ressemble à un phallus avec un voile) paraît correspondre à la propriété qui lui est attribuée. C'est à son sujet que Gaston nous a déclaré : « Il n'y en a pas maintenant. Deux exemplaires apparurent en juillet, mais ils sont passés. Ils étaient utilisés habituellement à Quetzalapa par quelqu'un qui est mort et il n'y a plus personne actuellement à s'en préoccuper. Ils sont en usage à San Juan Quiotepec où ils sont bien connus, quoique peu de *curanderos* soient disposés à les employer. Tandis qu'on utilise des autres espèces treize exemplaires à la fois, de celle-ci on n'en consomme qu'un seul. A l'état frais, son odeur est pestilentielle, c'est celle de la charogne; elle est moindre à l'état sec. Il faut bien sécher le champignon, le réduire en poudre qu'on avale avec un peu d'eau. La *curandera* est très faible pendant deux ou trois heures. Elle ne pratique la divination que lorsqu'elle reprend ses forces. J'en ai eu deux exemples. Ma *metate* (pierre qui sert à broyer le grain) avait été dérobée et le voleur l'avait cachée dans une caverne. La *curandera* m'indiqua l'endroit où je trouverais l'objet du larcin. L'autre exemple se rapporte à un important vol d'argent fait à mon préjudice. La *curandera* me désigna la maison où se trouvait l'argent et me conseilla de m'y rendre rapidement. Ainsi fut fait, et je rentrai en possession de mon bien, car la famille n'était pas à la maison. » Un autre informateur nous parla d'une *curandera* appelée Angela, au village de San Francisco Llagas, près de Quiotepec, qui utilise cette espèce de champignon (1).

D'après le mémoire de REKO, en la possession de Robert WEITLANER, les champignons sont aussi en usage dans des buts divinatoires au village chinantèque de Teocalcingo.

(1) M. Roger HEIM, au cours de son récent voyage en Thaïlande (nov. 1957), a réuni des informations sur l'usage en sorcellerie, du *Dictyophora phalloidea* dans ce pays, et en publiera d'autre part la relation.

9. EN ALTA MIXTECA

Robert RAVICZ, ethnologue de Harvard, spécialiste de la culture des Mixtèques, m'a fait part de l'usage du champignon à Zacatepec, dans le district du Putla, et aux villages de Santa María, Agua Fria et Chayuko, tous dans le district de Juxtlahuaca. On dit couramment que c'est le champignon qui parle et non pas la personne qui a absorbé le champignon. Les villageois s'en entretiennent à voix basse, mais sont heureux de vous en causer lorsqu'ils vous connaissent bien.